

Université Moulay Ismaïl

Faculté des Lettres de Meknès

Etudes Françaises

Master : Etudes sociolinguistiques et culturelles

Module : sémiotiques textuelles

Professeur : Anouar BEN MSILA

SEMIOTIQUES TEXTUELLES

Programme :

AXE PREMIER : principes de la sémiotique de l'Ecole de Paris

AXE II : composante narrative

AXE III : la sémiotique greimassienne, fondements et évolution

AXE IV : les modalités sémiotiques, de *sémantique structurale* à *Sémiotique des passions* (étude)

Bibliographie générale

Types d'énoncés d'examen

AXE PREMIER : principes de la sémiotique de l'Ecole de Paris

Le terme de sémiotique est polysémique : il renferme deux significations différentes. **Première signification** : la sémiotique désigne ce qui signifie, ce qui produit de la signification (un ensemble signifiant). Par exemple, un texte littéraire, un récit, un discours politique, un tableau de peinture, une photographie, un film, etc. sont des sémiotiques, car ils sont porteurs de signification. Dans ce cas, le terme de sémiotique est l'équivalent de « sémosis » et de « sémiose » dans la terminologie du sémioticien américain Ch. S. Peirce (voir *Ecrits sur le signe*).

Seconde signification : le terme de sémiotique désigne la théorie qui étudie les systèmes de signification. La sémiotique est la « science » qui analyse les différentes formes productrices de sens. Elle est l'étude méthodique et rigoureuse des modes de signification. Par exemple, Algirdas Julien Greimas, né en 1917 en Lituanie et mort en 1992 à Paris, est considéré comme le père de la sémiotique européenne. Sa théorie sémiotique s'inscrit dans le cadre appelé « Ecole sémiotique de Paris », Ecole qu'il fonde en 1966 en compagnie d'autres sémioticiens tels que Joseph Courtés, Jean-Claude Coquet, Jacques Fontanille, Eric Landowski, François Rastier, Jean-Claude Zilberberg...

On voit que les deux significations du terme sémiotique sont étroitement liées, même si elles sont différentes. En effet, la première signification correspond à l'objet d'étude (sens) et la seconde signification correspond à la théorie sémiotique elle-même qui est le sujet qui étudie ce sens. La relation entre les deux significations du terme sémiotique est une relation de **sujet à objet**, et de présupposition bilatérale : il n'y a pas de sujet sans objet, et réciproquement (point d'objet sans sujet).

A présent, voici la question fondamentale que se pose le sémioticien (celui qui étudie la signification) de l'Ecole de Paris. Comment la théorie sémiotique, plus précisément celle de Greimas, étudie-t-elle les systèmes de signification ? En sémiotique greimassienne, il ne s'agit pas de chercher le sens dans un texte ou dans une forme signifiante quelconque, mais de construire du sens. Ce n'est pas le sens lui-même qui intéresse le sémioticien, mais la manière dont il se construit. C'est pourquoi on emploie le terme de « signification », car le suffixe « -tion » indique une action. La

signification devient en effet un processus. On parle de « signifiante », comme dit Roland Barthes. A titre de rappel, pour Roland Barthes, le texte « n'est pas une structure, c'est une structuration » (*L'Aventure sémiologique*, 1985, p. 13). Or, la signification est justement une structuration, un processus de sens toujours en construction.

Donc la question fondamentale est non pas « que dit le texte ? » (le contenu), ni non plus « qui dit le texte ? » (l'auteur), mais « comment le texte dit ce qu'il dit ? » (le comment du sens). Par exemple, dans une fête (un mariage), la joie comme « signification » n'est pas seulement le sentiment heureux qu'éprouve l'invité ou convive, mais comment est éprouvé ce sentiment. La joie peut se manifester à travers, un bel habillement, la danse, la musique, le rire, l'appréciation du repas et de la pièce montée, etc. Ce sont là des modes de signification dont le sémioticien construit la forme ou le processus. On retrouve la notion de « forme du contenu » telle que la définit L. Hjelmslev dans ses *Prolégomènes à une théorie du langage*. C'est ce que F. de Saussure désigne, auparavant, par la « forme de la langue », au lieu de celle-ci comme « substance » (*Cours de linguistique générale*).

Trois principes de base

Principe d'immanence : il s'origine dans la linguistique saussurienne : « étudier la langue en elle-même et pour elle-même » (*CLG*). Suivant ce principe, on étudie le texte de l'intérieur, dans son fonctionnement même (comme un système de signification). Par conséquent, les facteurs extérieurs sont laissés de côté ; on n'en tient pas compte dans la lecture sémiotique d'un texte. Et si on s'intéresse à ces facteurs (auteur, société, histoire, etc.), on doit les construire à partir du texte. Ces facteurs hétérogènes et hétéroclites se trouvent dans le texte et non dans la réalité proprement dite. Autrement dit, ces différents facteurs sont « textualisés », c'est-à-dire signifiants par eux-mêmes. En termes saussuriens, il s'agit de construire du sens, non pas à travers le référent, mais à partir du signifié étroitement rattaché au signifiant. Le principe d'immanence permet au sémioticien d'élaborer les conditions et modes de signification.

Principe structural : il est étroitement lié au principe d'immanence. On retrouve à nouveau Saussure. En effet, dans un texte, comme dans la langue, les éléments textuels n'acquièrent de signification (de valeur) que dans les différentes relations qu'ils entretiennent entre eux. La sémiotique s'intéresse donc aux structures constituées par les différences ou oppositions pertinentes. On rencontre à nouveau la « forme du contenu » propre à L. Hjelmslev. Par exemple, en lisant « Le dormeur du val », poème célèbre de Rimbaud, on ne peut comprendre la signification de « un trou de verdure », dans la première strophe, que si on lit « Il a deux trous rouges au côté droit. », dans la dernière strophe. Il y a une triple signification fondée sur des oppositions sémiotiques : une opposition numérique (un/deux) ; une opposition chromatique (verdure/rougeur) ; une opposition thématique (paix/guerre). Et toutes ces significations reliées produisent une signification globale, qui est poétique : un contraste entre la vie et la mort tragique due à la guerre.

Principe discursif : à la différence de la linguistique dont l'objet d'étude est la phrase, la sémiotique est plutôt transphrastique. Pour dépasser le cadre de la phrase, la sémiotique s'intéresse au discours, et c'est pourquoi on dit que la sémiotique est discursive. Néanmoins, il faudra préciser le concept de discours. Celui-ci n'est pas nécessairement oral ; il peut être écrit : un roman, c'est du discours. Le discours n'est pas exclusivement verbal ; il peut désigner ce qui est non verbal : une toile, une photographie, un film. Le discours peut être pictural, iconique, cinématographique, etc. Pour pouvoir qualifier de discursif un objet donné, il suffit que celui-ci soit transphrastique et qu'il produise de la signification. Tout ce qui dépasse la phrase et qui produit du sens, c'est du discours. Et innombrables sont les discours dans une société donnée. C'est dire la tâche gigantesque que se fixe la théorie sémiotique en choisissant d'être discursive.

Remarque : le trait discursif différencie la **sémiotique** de la **sémiologie**. En effet, la sémiologie se définit comme l'étude des systèmes de signes, tandis que la sémiotique se conçoit comme l'étude des systèmes de signification. Or, la signification est d'ordre discursif. D'autre part, il est vrai que R. Barthes emploie, dans ses travaux, le terme de sémiologie. Mais il s'agit de sémiologie de la signification qu'il distingue bien de la

sémiologie de la communication. En effet, cette dernière étudie surtout les systèmes de signes (code de la route, le feu tricolore, par exemple), comme le fait G. Mounin. En revanche, R. Barthes s'intéresse aux systèmes de signification, ce qui lui permet de valoriser la notion de discours, qui est plus large que la notion de signe. La signification est donc discursive ; d'où ces propos barthésiens : « ...très précisément [la sémiologie de la signification] prendrait en charge les grandes unités signifiantes du discours ; de la sorte apparaîtrait l'unité des recherches qui se mènent actuellement en anthropologie, en sociologie, en psychanalyse et en stylistique autour du concept de signification. » (R. Barthes, « Présentation », *Communications* 4, Paris, Seuil, 1964, p. 2.)

L'objet d'étude qu'est la signification est intimement lié à la notion de discours aussi bien chez R. Barthes que chez A. J. Greimas. Bien plus, c'est la signification discursive qui offre à ces deux chercheurs de renom la possibilité de dialoguer avec les sciences humaines en général. Car celles-ci sont toutes des discours producteurs de significations.

Parcours génératif de la signification : dans le cadre de l'Ecole de Paris, le sens se structure dans des niveaux de profondeur et des étagements que l'on désigne par « parcours génératif de la signification » (PGS). Il s'agit d'un modèle de hiérarchisation des catégories mises en œuvre dans un discours (sémiotiquement parlant), depuis les catégories les plus abstraites : structures élémentaires de la signification, jusqu'aux plus concrètes (les structures figuratives et discursives), en passant par la grammaire narrative : la structure actantielle et modale. Chacun des niveaux est supposé être réarticulé dans le niveau suivant.

Ces niveaux constituent autant de plans d'analyse qu'il importe d'étudier un par un pour ensuite les relier (selon le principe structural). En effet, il y a deux grands niveaux, un niveau de surface et un niveau profond.

Le niveau de surface comprend deux composantes, à savoir la composante discursive et la composante narrative. Celle-ci concerne la succession des états narratifs et des transformations. C'est une composante abstraite où s'inscrivent des actants (fonctions) et des modalités. La narrativité fournit un principe de compréhension (intelligibilité) pour tout

ensemble signifiant supérieur à la phrase. Elle se fonde sur la transformation : il y a narrativité chaque fois que se produit une transformation, c'est-à-dire le passage d'un état à un autre. La narrativité est un processus structurant du sens. (Nous consacrerons tout un chapitre à la narrativité.)

La composante discursive, elle, est concrète et comporte des acteurs qui remplissent des fonctions ou des rôles actantiels. Dans cette composante, il est question d'une mise en discours (mise en mots ou lexicalisation) de ce qui appartient à la composante narrative— qui est abstraite. La narrativité se réduirait à l'état de squelette (coquille vide) si elle ne se manifestait pas dans la composante discursive où elle prend chair, apparaît sous une forme incarnée. Les acteurs, les figures sont les formes concrètes de cette incarnation de la signification narrative. Concrètement, si le sujet et l'objet sont des actants abstraits de la narrativité, ils peuvent devenir des entités concrètes dans la discursivité ; ils seront des acteurs qui jouent des rôles actantiels (actants). Dans l'exemple : Paul feuillète le livre, les actants sujet et objet sont remplis respectivement par « Paul » et « livre » qui sont, discursivement parlant, des acteurs, animé et humain pour « Paul », inanimé pour « livre ». De même, le prédicat de faire « feuilleter » est la manifestation discursive de la fonction narrative de conjonction. La narrativité, c'est des rôles, des fonctions abstraites, tandis que la discursivité concerne des investissements sémantiques, qui prennent corps dans des mots (discours).

Le niveau profond, lui aussi, s'organise en deux composantes distinctes, mais complémentaires, voire inséparables. On a d'abord la composante des catégories sémantiques et des relations entre ces catégories. Ensuite, il y a la composante des opérations ou procès. Les catégories sémantiques et relations correspondent à des termes contraires et contradictoires. En général, la signification se structure selon le principe d'oppositions où la contrariété et la contradiction jouent un rôle fondamental. Par exemple, la signification de « température », se subdivise en trois termes sémantiques : chaud, froid et tiède. En effet, chaud et froid sont en relation de contrariété (antonymes), alors que chaud et tiède sont en relation de contradiction (opposition moins forte). Voilà pour les catégories et relations.

Ensuite, on a la composante des opérations (procès) qui président au passage d'une catégorie sémantique à une autre. Le procès implique mouvement et orientation, tandis que la relation suppose état et statisme. Un exemple d'opérations sémantiques : un liquide qui bout, l'eau par exemple, passe d'un état de froid à l'état contraire de chaud, et c'est le passage de l'eau d'un état à l'autre qui constitue l'aspect dynamique de la signification (procès). Le carré sémiotique, appelé aussi modèle constitutionnel, illustre parfaitement ce double aspect de la signification : catégories et relations, d'un côté, procès et orientation, de l'autre. (Pour la notion de carré sémiotique, on peut se reporter aux travaux de Greimas, notamment à *Du sens*, 1970, pp. 135-155).

Lecture de l'ouverture de *Du sens* de Greimas :

En guise de commencement, nous vous proposons une lecture sémiotique de l'introduction de *Du sens*, ouvrage de Greimas (1970). Exemple de la première séquence, allant de « Il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé. » (p. 7) à « Et la cohérence, on le sait, reste un des rares critères de vérité que l'homme ait imaginé. » (p. 9). [Je rappelle que nous avons déjà entamé, lors du premier séminaire, l'analyse de l'extrait en question].

Dès l'ouverture de l'ouvrage *Du sens*, Greimas nous met face à une réalité complexe, celle de l'étude du sens. Et la phrase initiale a l'allure d'un aphorisme, ce qui confère un caractère général au propos greimassien. En quoi consiste la complexité du sens ? Il y a difficulté à « parler » du sens. En effet, ce qui est difficile dans l'approche du sens, ce n'est pas tant le sens en lui-même, mais le fait d'en parler, de tenir un discours sur le sens. La sémantique et la sémiotique elle-même sont des discours ou paroles sur le sens, et il n'est pas facile pour ces deux disciplines de construire un discours sur le sens. A quoi est due cette difficulté ? En parlant du sens, le sémanticien et le sémioticien projettent leur propre sens, celui de leur discours, sur le sens de l'objet qu'ils étudient et qui est signifiant. On a affaire à un sens sur du sens, c'est-à-dire à un langage sur un autre langage ; on retrouve alors le métalangage. Or, ce processus métalinguistique a une conséquence majeure : il altère, affecte l'objectivité qui, en principe, doit caractériser le discours du sémioticien. Le

métalangage (théorie) du sémioticien influe sur le langage-objet (ce qui signifie et qui est étudié). Du coup, cette influence, qui est de l'ordre de la subjectivité, nuit considérablement au critère d'objectivité dont le sémioticien est censé être armé pour affronter du sens et le saisir.

Que faire alors dans ce cas complexe ? Plusieurs attitudes scientifiques ont été adoptées pour résoudre cette complexité.

La première attitude consiste à étudier le sens dans un langage ou discours vide de ce sens. C'est le cas du discours de la logique, qui est abstrait et formel, fait à base de symboles et de formules, et non pas de signes (mots) –qui signifient. Ainsi les logiciens croyaient-ils établir une distance « objectivante » qui permettrait de tenir un « discours » dépourvu de sens sur des discours sensés (langages signifiants). Or, cette distanciation logique s'est vite révélée inefficace : l'idée de « non sens », mise en avant par les logiciens, n'est pas dénuée de sens, comme on voudrait le croire. Le « non sens » signifie aussi. D'ailleurs, le « non sens », c'est le contraire de « sens ». Or, nous avons vu, ci-dessus, que la signification provient de la contrariété et de la contradiction (oppositions). Donc, le « non sens » signifie en tant que terme contraire de « sens ». Le rêve des logiciens s'est finalement avéré une chimère. C'est une illusion que de prétendre parler du sens dans un discours qui serait non sensé.

La deuxième attitude face au sens est celle de non subjectivité (non sujet). Selon cette idée, le sens ne provient pas du langage-objet, mais de ceux qui étudient ce langage. Et « ceux qui étudient » se rangent sous l'instance de « nous » qui serait moins subjective que le « je ». Le langage-objet serait non signifiant par lui-même, et la signification lui viendrait de la part de ceux qui l'étudient. Il y aurait autant de significations que de sujets construisant du sens. La vacuité (absence de sens) du langage-objet et la pluralité des lecteurs (signification plurielle) atténueraient la subjectivité qui guette, en principe, celui qui étudie le sens. Or, là aussi cette deuxième attitude qui consiste à déplacer l'axe du problème se révèle illusoire. Car que l'on parte d'un objet vide ou plein de sens, que l'on parte du langage-objet lui-même ou des différents sujets possibles, le problème demeure : il y a toujours subjectivité ; seulement celle-ci est individuelle

dans un cas, collective dans l'autre. « On évacue le sens par la porte, il revient par la fenêtre », comme dit l'adage.

La troisième attitude est celle de l'avènement du saussurisme. Nous avons déjà vu, dans le principe structural, que le sens réside dans les différences ou oppositions. Selon l'enseignement de Saussure, les termes n'ont pas de sens en eux-mêmes, mais acquièrent une signification dans les relations oppositives qu'ils entretiennent entre eux. Ainsi le sens est-il différentiel. Cette approche « structurale » et systémique du sens offre au sémioticien la possibilité de se débarrasser du sens plein ou sens positif, celui que comporte chaque terme en lui-même, pris séparément. Or, bien que le sens soit saisi à travers ses différences, c'est-à-dire négativement, il finit par être nommé, désigné par celui qui l'étudie. Et du coup, le sens devient positif, plein. Plus précisément, on aboutit à une substantivation du sens, à sa massification (sa réification). Le sens se solidifie, devient consistant. Par conséquent, le principe relationnel du sens, dû à Saussure, s'avère lui aussi illusoire.

La quatrième attitude devant le sens est celle initiée par les distributionnalistes. Ceux-ci ont mis en place la notion de « sens négatif » qu'ils ont empruntée à la phonologie pour la mettre en application aux « morphèmes » ou signes. De même que, sur le plan du signifiant, [p] n'est pas [b], de même la signification - sur le plan du signifié, se fonde sur l'écart de sens, comme c'est le cas dans « pas » n'est pas « bas ». Toutefois, la corrélation entre le signifiant et le signifié forme une procédure relative, partielle pour la saisie du sens. D'où également l'illusion qui entoure l'idée de « sens négatif » propre au distributionnalisme. Cela étant dit, malgré son aspect illusoire, l'approche distributionnaliste possède une portée positive. Laquelle ? La corrélation de contrôle entre le signifiant et le signifiant a l'avantage de garantir la cohérence de la démarche. Et la cohérence n'est pas rien, car elle reste l'un des critères essentiels de la scientificité.

On l'aura remarqué : seule la dernière attitude vis-à-vis du sens se solde par un succès toutefois relatif (demi-succès ou échec partiel, ce qui revient au même), et ce malgré sa toute relativité, alors que les autres attitudes sont vouées à l'échec, total. On comprend un peu pourquoi

Greimas ouvre son ouvrage *Du sens* par l'aphorisme lucide : « Il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé. » Comment Greimas arrive-t-il alors à surmonter cette difficulté ? Le principe de la « forme du contenu », le dispositif de parcours génératif de la signification et la composante narrative viennent en aide à Greimas pour atteindre son objectif.

AXE II : composante narrative

A présent, c'est la composante narrative, en raison de sa centralité, qui nous retient le plus. L'énoncé narratif et le programme narratif sont les notions de base de la narrativité. Mais, tout d'abord, il ne faudra pas confondre narrativité et narratif (récit) ; non plus on ne confondra pas narrativité et narration (acte de narrer une histoire). La narrativité est un processus structurant la signification dans tout texte ou dans toute forme signifiante. Plus précisément, la narrativité correspond à une succession d'états et de transformations.

Etat et transformation : un état est une relation entre un sujet (S) et un objet (O). Cette relation se traduit par la formule suivante : $(S \wedge O)$ ou $(S \cup O)$. Dans le premier cas, on a un énoncé narratif conjonctif ; dans le second cas, on a un énoncé narratif disjonctif. Par exemple, l'énoncé « Pierre est heureux. » correspond à un énoncé narratif conjonctif, car Pierre, qui est sujet (S), est en relation de conjonction avec le bonheur (O). D'où la formule : $(S \wedge O)$. Par contre, l'énoncé « Pierre n'est pas heureux. » correspond à un énoncé narratif disjonctif, car Pierre (S) est en relation de disjonction avec le bonheur (O). D'où la formule : $(S \cup O)$. Il existe donc deux types d'énoncé narratif : un énoncé narratif conjonctif et un énoncé narratif disjonctif.

Si l'énoncé narratif appartient à l'être, la transformation appartient au faire. En effet, la transformation narrative est le passage d'un état narratif initial à un état narratif final. C'est la transformation qui préside au passage d'un état à un autre. Or, pour qu'il y ait transformation, il est nécessaire d'introduire la notion de sujet opérateur, puisque c'est lui qui produit le faire transformateur et la dynamique de signification.

En sémiotique, la transformation équivaut à un programme narratif (l'idée de programme implique mouvement et dynamisme). D'autre part, il existe deux types de programme narratif : l'un conjonctif ; l'autre disjonctif. En voici des exemples.

Dans l'énoncé « Pierre offre un livre à Marie. », on a deux sujets différents : le sujet d'état (Marie), le sujet de faire (Pierre), l'objet (livre), le passage de Marie d'un état disjonctif d'avec le livre à un état conjonctif avec ce même objet. L'acte d'offrir est donc central dans cet exemple ; il produit la transformation narrative. Le programme narratif de l'offre du livre se traduit par la formule suivante :

$$F [S2 \rightarrow (S1 \cup O) \rightarrow (S1 \wedge O)]$$

S2 : Pierre ; S1 : Marie ; O : livre ; la première flèche indique le faire ; la seconde flèche désigne le passage d'un état narratif (la disjonction) à l'état narratif contraire (la conjonction) ; ce qui est entre parenthèse indique les énoncés narratifs ; ce qui est entre crochets désigne le faire.

En lisant la formule ci-dessus, on dira ce qui suit : Pierre fait qu'il y a passage pour Marie d'un état de disjonction de celle-ci d'avec le livre à un état de conjonction avec cet objet. Comme ce programme narratif (PN) se termine par une conjonction, il s'agit d'un PN conjonctif. Par contre, si le PN se termine par une disjonction, il sera appelé PN disjonctif. Voici un exemple de PN de disjonction :

« Paul a volé le livre à Marie. » Cet énoncé se traduit par la formule suivante, où l'on a les mêmes symboles du PN, mais avec un changement de la place du symbole de la conjonction et de la disjonction :

$$F [S2 \rightarrow (S1 \wedge O) \rightarrow (S1 \cup O)]$$

S2 : Paul ; S1 : Marie ; O : livre ; la première flèche indique le faire (le vol) ; la seconde flèche indique le passage d'un état narratif (la conjonction) à l'état narratif contraire (la disjonction). La lecture de la formule ci-dessus est la suivante : Paul fait qu'il y a passage pour Marie d'un état narratif initial où celle-ci est en relation de conjonction avec le livre à un état narratif final où Marie devient en relation de disjonction d'avec le livre. Par conséquent, ce programme narratif est appelé disjonctif.

En sémiotique, il existe deux types de PN : l'un disjonctif, l'autre conjonctif.

Typologie des programmes narratifs

Un texte peut contenir plusieurs programmes narratifs. Par conséquent, l'étude de la narrativité consiste à identifier les différents PNs d'un texte et à les mettre en relation afin de mieux comprendre chacun d'eux et de bien cerner la totalité des PNs. Donc, le type de relation entre plusieurs PNs est essentiel. Il existe trois types de relation : la relation de hiérarchie ; la relation de concurrence ou conflictualité ; la relation de contrat.

Relation de hiérarchie : souvent, pour se conjoindre (obtenir) à un objet, le sujet doit parcourir plusieurs étapes. Ces étapes correspondent à des PNs appelés PNs auxiliaires ou PNs d'usage, qui sont subordonnés à un PN de base ou PN principal. Par exemple, pour pouvoir sauver une personne qui se noie, le maître-nageur doit se servir d'une bouée de sauvetage. Autrement dit, sauver la personne constitue le PN de base et se servir de la bouée de sauvetage constitue le PN d'usage. Le PN d'usage est en relation de subordination avec le PN de base. D'où la relation hiérarchique entre ces deux PNs.

D'autre part, dans chacun des deux PNs hiérarchisés, il y a un objet différent : dans le PN de base, l'objet est appelé objet de valeur ; dans le PN d'usage, l'objet est appelé objet modal. D'ailleurs, l'objet modal correspond à la modalité de « pouvoir ». A l'aide de la bouée de sauvetage, le maître-nageur peut sauver la personne de la noyade.

Relation de concurrence ou de conflit : deux PNs sont concurrents ou en relation de conflit si la réussite de l'un entraîne l'échec de l'autre. Dans ce cas, on a deux sujets qui veulent obtenir un même objet. C'est le cas par exemple de deux footballeurs qui, dans un match, désirent saisir le ballon. Les deux PNs concurrents sont appelés anti-programmes narratifs (anti-PNs). Autre exemple : lorsque deux sujets débattent sur un thème donné, chacun d'eux veut avoir raison, désire posséder la vérité ; or, les deux sujets sont concurrents, et leurs PNs sont des anti-PNs. Dans ce cas,

l'objet vérité est d'ordre cognitif (connaissance), tandis que dans le cas du ballon évoqué ci-dessus, celui-ci est un objet d'ordre pragmatique.

Relation contractuelle (de contrat) : on a les PNs de don et d'échange. Dans le PN de don, le sujet renonce à un objet qu'il attribue (donne) à un autre sujet. On a l'exemple de l'offre d'un cadeau. Dans le PN d'échange, on a deux sujets qui échangent des objets, et de bon gré. Mais les deux objets échangés sont jugés équivalents en ce qui concerne leur valeur. Si la valeur des objets n'est pas équivalente, il risque d'y avoir tromperie ou duperie (c'est le cas de l'arnaque).

Schéma narratif (manipulation ; compétence ; performance ; sanction)

L'étude de la narrativité s'effectue également au moyen d'une notion ayant une portée plus large et qu'on désigne par schéma narratif. Celui-ci offre la possibilité de cerner les différentes phases narratives par lesquelles passe un sujet donné et qui donnent du sens à son parcours. Le schéma narratif se compose de quatre phases narratives, à savoir la manipulation, la compétence, la performance et la sanction. Essayons de les comprendre une par une. Et pour mieux les saisir, nous prendrons appui sur une fable.

Manipulation : c'est la phase initiale du schéma. C'est une action d'un être humain sur un autre être humain, et non sur des choses. C'est pourquoi la manipulation est d'ordre cognitif. Elle est un /faire-faire/ qu'exerce le Destinateur-manipulateur sur le Destinataire-manipulé. Plus précisément, la manipulation consiste en un /faire-croire/ qu'effectue le Destinateur-manipulateur sur le Destinataire-manipulé qui répond par un /croire/. Le Destinataire-manipulé peut ne pas accepter ce /faire-croire/ ; il répondra alors par un /ne pas croire/. Dans ce cas, il refusera le contrat que lui propose le Destinateur-manipulateur, alors qu'il acceptera le contrat s'il répond par un /croire/. (Acceptation du contrat dans un cas, refus du contrat dans l'autre.)

Le /faire-croire/ du Destinateur-manipulateur est un faire persuasif et le /croire/ du Destinataire-manipulé est un faire interprétatif. En effet, le Destinataire-manipulé interprète comme vrai (ou faux) ce dont le persuade le Destinateur-manipulateur. Le Destinateur-manipulateur fait que le

Destinataire-manipulé croie ou non à des idées, à des valeurs, etc. Par exemple, dans « Le Corbeau et le Renard », fable célèbre de Jean de La Fontaine, le lecteur peut identifier la manipulation dans ces deux vers :

« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau,

Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau. »

En effet, le renard, qui est Destinateur-manipulateur, /fait-croire/ au corbeau, Destinataire-manipulé, qu'il est beau, et celui-ci y /croit/. Le corbeau interprète comme vrai ce dont le renard cherche à le persuader (sa beauté). Or, à la fin de la fable, le corbeau se rendra compte que cela était faux (mensonge).

Compétence : c'est la phase où le sujet acquiert le /pouvoir/ nécessaire pour entreprendre une action donnée. La compétence est l'acquisition par le sujet de la capacité ou aptitude à agir, à faire. Le sujet est capable de mener une action, il a les qualités requises pour le faire. Souvent, la compétence prend la forme d'un instrument (outil), et on parlera de /pouvoir-faire/. Mais elle peut correspondre à une connaissance, à une ruse, et dans ce cas, on parlera de /savoir-faire/. La compétence se définit par l'/'être du faire/, où l'être indique une aptitude.

Toujours dans « Le Corbeau et le Renard », la compétence du renard apparaît dans sa capacité à persuader le corbeau qu'il est beau. La flatterie à laquelle a recours le renard montre le /savoir-faire/ dont il dispose. Par contre, dans d'autres cas, la compétence se manifeste à travers un /pouvoir-faire/ ; c'est le cas du prisonnier qui, pour s'évader, recourt à la clef qui lui permet d'ouvrir la cellule, et de se sauver par la suite. Dans cette phase narrative, l'objet qu'obtient le sujet est appelé objet modal (modalité).

Performance : c'est la phase centrale, car c'est dans cette étape que le sujet accomplit l'action décisive, qui est l'épreuve principale. D'ailleurs, la performance équivaut à un programme narratif où le sujet acquiert l'objet de valeur (l'objet principalement voulu ou convoité). Plus précisément, la performance est un programme narratif de base, alors que la compétence correspond à un programme narratif d'usage. Le sujet ne peut être performant que s'il est compétent (il doit avoir un /pouvoir-faire/ et/ou un /savoir-faire/). Donc, la performance présuppose nécessairement une

compétence. Si on dit de quelqu'un qu'il est compétent, cela veut dire qu'il peut ou sait faire ; mais il n'a pas encore fait. Or, une fois le sujet réalise l'action en question, il devient performant. La performance se définit par le /faire/.

Revenons à « Le Corbeau et le Renard ». La flatterie du renard n'est qu'un moyen, un objet modal donnant au renard la possibilité d'atteindre son but principal, celui de l'acquisition de cet objet de valeur qu'est le fromage :

« A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :

Et pour montrer sa belle voix,

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Le Renard s'en saisit, et dit... »

En effet, le fromage est ce dont se saisit le renard, l'objet de valeur qu'il acquiert, ce qui montre que le renard est maintenant performant ; il a réussi l'acte qu'il visait principalement.

Sanction : c'est la phase finale du schéma narratif. Dans cette phase, l'action réalisée par le sujet est évaluée bonne ou mauvaise par le Destinateur-judicateur (« qui juge »). Celui-ci évalue, récompense, punit le sujet, qui est le destinataire-jugé.

Il existe deux types de sanction : l'une cognitive, l'autre pragmatique. La sanction cognitive est une évaluation d'un état (l'être du sujet). Le sujet est évalué positivement ou négativement, selon qu'il est bon ou méchant. Par contre, la sanction pragmatique est une évaluation du /faire/ (l'action) du sujet. Si le /faire/ est conforme au système de valeurs, il sera évalué positivement, tandis qu'il sera évalué négativement s'il n'est pas conforme au système de valeurs.

La sanction peut prendre la forme d'une récompense du héros ou d'une punition du traître. Elle peut aussi correspondre à une reconnaissance des qualités acquises. La sanction se définit par l'/être de l'être/. Le premier /être/ signifie la vérité, alors que le second signifie l'état narratif. Il s'agit donc du caractère vrai ou faux d'un état narratif donné.

De nouveau la fable de La Fontaine. Puisque le renard a bel et bien accompli une action, réalisé une performance, celle-ci doit être évaluée par le Destinateur-judicateur. Mais qui pourra procéder à cette évaluation ? Ici s'impose un peu d'imagination de la part du lecteur ou sémioticien, imagination qui s'ajoutera à la science (sémiotique). Nous proposons alors l'idée suivante, qui est valable, mais non définitive : le rôle de Destinateur-judicateur est tenu par le fabuliste lui-même (J. de La Fontaine). En effet, dans la fable, le renard est présenté positivement, car il est performant, il a réussi un exploit décisif (l'obtention du fromage). Plus précisément, il s'agit d'une sanction pragmatique, vu qu'elle porte sur un faire. Cela dit, la performance du renard ne serait-elle pas négative puisqu'elle correspondrait à un vol ? A notre avis, le renard n'a pas volé le fromage ; il le mérite. Pour quelle raison ? Le renard est méritant parce qu'il a donné une bonne leçon au corbeau :

« Apprenez que tout flatteur

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »

Effectivement, la leçon, très utile non seulement pour le corbeau, mais pour nous tous, équivaut à un fromage. Et au lieu de parler de vol, on pourra penser à un échange : fromage contre leçon de morale. Dès lors, le renard n'est point voleur, mais professeur. D'ailleurs, le corbeau est bon élève, il a bien retenu la leçon de vie :

« Le Corbeau, honteux et confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Mieux vaut tard que jamais, pensons-nous.

AXE III: la sémiotique greimassienne, fondements et évolution

Le présent axe est le fruit du colloque international, « Greimas aujourd'hui. Du sens et des langages », qui s'est tenu les 22 et 23 novembre 2016 à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Meknès (Moulay Ismaïl University of Meknes). Cette manifestation scientifique fut

initiée par l'Equipe de Recherche Langages, Textes et Discours, et multiples étaient les motivations de cette initiative. D'abord, il y a eu le centenaire de la naissance d'Algirdas Julien Greimas, circonstance qui offrait l'opportunité d'affirmer la notoriété de la figure célébrée. Ensuite, et comme pour justifier et reconnaître scientifiquement l'aspect circonstanciel de ce type d'événement, fut invoqué le statut véritable de la place que tient ce fondateur de la sémiotique contemporaine dans les sciences du langage. A. J. Greimas y occupe en effet une position notoire. Plus actuel que jamais, il lègue une œuvre marquante qui aujourd'hui encore ouvre des perspectives fécondes, alors même que la figure qu'il incarne semble s'éloigner dans le temps ; mais en apparence seulement.

Cet axe met l'accent sur l'apport décisif de la pensée greimassienne à la théorie des significations ainsi que sur son actualité, non seulement dans le paysage des sciences du langage, mais aussi dans celui des sciences humaines et sociales. Car l'une des particularités de la sémiotique d'A. J. Greimas réside dans la multiplicité de ses fondements disciplinaires, qui sont aussi différents que la linguistique structurale, l'anthropologie, la phénoménologie et la psychanalyse freudienne. Bien plus, c'est à l'intersection de ces fondations que cette sémiotique prend corps, s'affirme et se renouvelle. Mais par-delà la diversité et l'entrecroisement de ses présuppositions épistémologiques, et pour paradoxal que cela puisse paraître, elle reste toujours soucieuse de son unité organique et de son autonomie scientifique.

Greimas voit le jour en 1917 à Tula et tire sa révérence à Paris en 1992 ; il est Franco-Lituanien d'« expression française ». En cela, il est proche d'Emmanuel Levinas, le philosophe de l'altérité et de l'éthique, né en 1906 à Kaunas (Lituanie), et mort à Paris en 1995. A. J. Greimas, en compagnie de chercheurs d'horizons différents, s'est attaché à mettre en place, depuis les années soixante et dans le cadre de ce qu'il a été convenu d'appeler Ecole de Paris, « une des grandes approches « sémiotiques » contemporaines possibles », comme l'affirme J. Courtés dans *Du lisible au visible* (1995, p. 9). Depuis 1966, date de parution de *Sémantique structurale*, œuvre fondatrice, jusqu'en 1991, année de publication de *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, livre

novateur et visionnaire, en passant par des ouvrages de maturité scientifique dont *Du sens*, tomes I & II (1970-1983), le *Maupassant* (1976), les deux volumes du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979-1986), *De l'Imperfection* (1987) qui tient une place singulière, A. J. Greimas a patiemment et passionnément travaillé à l'élaboration de modèles théoriques et de méthodologies de description des systèmes de signification. Littérature aussi bien orale qu'écrite, image, musique, médias, architecture, pratiques signifiantes, figures du corps et modes de vie font l'objet d'une étude rigoureuse et reproductible.

Spécificité de la sémiotique d'A. J. Greimas

En quoi consiste plus précisément la spécificité, l'altérité non réductible, comme dirait E. Levinas, du projet d'A. J. Greimas ? La question est d'autant plus insistante que, marqué par la variété, le paysage sémiotique et/ou sémiologique européen compte ces figures marquantes que sont R. Barthes (sémiologie de la signification), U. Eco (sémiotique interprétative), J. Kristeva (sémanalyse), E. Buyssens, G. Mounin et L. Prieto (sémiologie de la communication). Trois traits majeurs distinguent, à notre avis, le projet greimassien, à savoir, la dénomination d'Ecole de Paris et ses implications scientifiques, le principe génératif, représenté par le parcours génératif de la signification, et le tournant passionnel. Ces traits sont interdépendants car chacun d'eux garde des liens étroits avec les autres. Aussi, s'ils servent de points de repère constants, ils sont évolutifs : ils font régulièrement l'objet de réajustement et d'affinement. Aujourd'hui, rétrospectivement, on peut même avancer que les trois traits interagissent les uns avec les autres, et de l'aval vers l'amont (logique à rebours). En voici la séquence d'interactions : le tournant passionnel influence sur les articulations internes du parcours génératif de la signification qui, à son tour, surdétermine et particularise la sémiotique de l'Ecole de Paris, qui est autant générative que discursive. D'autre part, les trois traits spécifiques garantissent la continuité et la pérennité de cette sémiotique.

Regardons de près chacun des traits. Le premier trait est celui du cadre « institutionnel » dans lequel ce projet se conçoit et se développe, cadre par commodité dénommé l'Ecole de Paris. On le sait, cette

dénomination est relative, sinon problématique ; elle ne recueille pas un large consensus. Mais elle est pratique : de l'extérieur, depuis le Maroc par exemple, elle nous offre, tel un « nom propre », la possibilité d'identifier un ensemble. C'est en somme question de perspective. Par ailleurs, bien qu'elle circoncrive un lieu d'ancrage (et d'encrage), l'Ecole de Paris revêt un caractère davantage centrifuge que centripète. Elle n'est pas exclusivement parisienne ; elle est aussi internationale. L'esprit qui l'anime s'étend aux quatre coins du monde. Cette extension géographique est révélatrice du rayonnement de la sémiotique greimassienne, de sa portée scientifique connue et reconnue. Et l'on retiendra qu'A. J. Greimas fut l'une des rares figures ayant réussi à fédérer, au sein de son séminaire hebdomadaire de l'Ecole des hautes études, des chercheurs oeuvrant d'habitude dans des champs de savoirs aussi différents que la linguistique, la littérature, l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychanalyse, mais encore la peinture, l'architecture, la photographie, le cinéma, la musique. Préoccupés par les mêmes problématiques portant sur les modes et conditions de la signification, disciples et collègues travaillent de concert à l'essor de la sémiotique.

D'autre part, la dénomination d'Ecole de Paris renseigne bien sur les principes théoriques et méthodologiques, notamment celui de structure, sur lesquels repose le projet sémiotique qui s'y déploie. Elle a le mérite, comme l'écrit J.-Cl. Coquet, de rappeler qu'« il existe plusieurs écoles de sémiotiques comme il existe plusieurs écoles de linguistique. » (*Sémiotique. L'Ecole de Paris*, 1982, p. 5). En effet, le terme de « sémiotique », emprunté à L. Hjelmslev, sert à spécifier le projet greimassien, qui consiste en une étude des systèmes signifiants. Deux principes sont observés à cet effet. Dans un langage, la signification n'est pas toute donnée, préalablement constituée ; elle se construit sémiotiquement au fur et à mesure de la description. D'où le postulat de « forme du contenu », propre à la théorie du langage hjelmslevienne, et qui oriente la sémiotique ainsi que la linguistique structurale en général. Corrélativement, et c'est là le second principe où le discours retient le sémioticien et non plus le signe, comme c'est le cas en sémiologie conçue comme l'étude des systèmes de signes. Ainsi la sémiotique de l'Ecole de Paris, qui s'édifie sur la sape du dualisme qu'implique le signe (signifiant

vs signifié), apparaît-elle comme « sémioclastie », pour reprendre le néologisme de R. Barthes, qui, lui aussi et à sa manière, s'est employé à subvertir le signe au cours de son aventure sémiologique (*Le bruissement de la langue*, 1984, p. 81).

De nos jours, l'Ecole de Paris serait-elle monolithique ? Aujourd'hui, plus qu'auparavant, se tient un dialogue fructueux entre tenants de la sémiotique d'A. J. Greimas et ceux de la sémiotique d'U. Eco. L'Ecole « parisienne » essaime davantage et se diversifie. De même, l'exploration de l'iconicité à partir de Ch. S. Peirce ouvre la voie, sinon l'approfondit, à un entretien constructif et restructif entre deux types de sémiotique, l'une américaine, peircienne, l'autre européenne, greimassienne. Le projet d'U. Eco, dont les fondations sont autant sémio-linguistiques que logico-philosophiques, est le trait d'union entre ces deux pratiques sémiotiques. L'Ecole de Paris est donc florissante, et son ouverture intensifie son rayonnement. Elle accueille en son sein, et sans hiatus épistémologique, des modèles naguère supposés peu compatibles avec l'état d'esprit qui l'anime. Et la Fédération Romane de Sémiotique, récemment mise en place (en 2015) à l'initiative de sémioticiens de France et d'Italie (D. Bertrand, P. Fabbri, J. Fontanille, A. Zinna), est un exemple concret de cette cohabitation productive.

Le deuxième trait distinctif concerne le « principe génératif » à l'œuvre dans ce dispositif nommé parcours génératif de la signification. Et si nous mettons en lumière ce dispositif, c'est parce qu'il nous semble constituer le cadrage scientifique de base, l'économie générale de la théorie sémiotique. De son côté, R. Barthes, au moyen du concept de « niveaux de description », avait naguère formulé une disposition du sens dont les instances constitutives sont : la fonction (abstrait d'action), les actions (actants), la narration (discours) et le système du récit (forme et sens), « Introduction à l'analyse structurale du récit » (*Communications* 8, 1966, pp. 12-33). Vu sa stratification, la conceptualisation barthésienne rappellerait le parcours génératif de la signification. Or, il en va différemment. Elle est construite sur un mode d'intégration progressive (Benveniste), par ailleurs fort intéressant, et non sur le principe de générativité, et elle n'a pas la portée du modèle greimassien. Son champ de

validité se limite au récit, à la dimension narrative. En revanche, le parcours génératif de la signification s'applique à toutes les formes sémiotiques, aussi bien aux langages verbaux que non verbaux. Ainsi A. J. Greimas vise-t-il l'élaboration d'une théorie générale des langages. Dans le dispositif greimassien, qui s'articule en paliers hiérarchiques et successifs, la signification prend forme progressivement, du plus abstrait au plus concret, à travers deux niveaux de profondeur (niveau profond et niveau de surface) et diverses structures complémentaires (structures élémentaire, narrative et discursive). Outre la dynamique de signification, le parcours génératif a l'avantage de condenser trois de décennies de recherches, sinon plus. Après la mise en place, dans les années soixante, de la structure élémentaire de la signification, les décennies soixante-dix et quatre-vingt sont respectivement marquées par l'exploration des composantes narrative et discursive, tandis que les années quatre-vingt-dix voient émerger et se développer une systématisation des passions et du sensible. Sémiotique, parcours greimassien et parcours génératif de la signification se conjoignent. C'est dire que projet de science et projet de vie se fondent et se confondent.

Cela étant dit, peut-on faire œuvre de sémioticien sans avoir recours au parcours génératif de la signification ? Sans aucun doute. D'ailleurs, ce complexe sémiotique, on le sait, a fait l'objet de critique de la part de sémioticiens, notamment pour ce qui est de la conversion et du postulat de profondeur. C'est le cas de J.-Cl. Coquet, à qui il arrive de déclarer son désaccord avec le maître. Or, chez lui, l'actantialité et les modalités, déterminantes dans l'identification des actants (non-sujet/sujet ; sujet de quête/sujet de droit), participent bel et bien des structures narratives. « Sémiotiser », c'est rencontrer presque inévitablement, du moins l'esprit d'ensemble animant le parcours génératif de la signification, sinon certains de ses paliers respectifs. Par ailleurs, J.-Cl. Coquet et A. J. Greimas finissent par se croiser sur un même terrain : celui d'une sémiotique de l'être. Cette tendance, qui se nourrit de phénoménologie, est complémentaire de la stricte sémiotique de l'action.

On en arrive au tournant passionnel, troisième trait distinctif du modèle greimassien. Ce modèle est, à notre connaissance, le seul qui soit

marqué par ce type de modulation et avec la même envergure. Comme ce qui touche aux passions était alors soigneusement mis à la marge, explorer ce domaine relevait de l'audace. Or, audacieux furent Greimas et Fontanille, les deux pionniers de la sémiotique des passions. Le fut aussi R. Barthes, qui s'était à sa manière mis à « passionnaliser » le sens, par le biais du « punctum » (*La Chambre claire*, 1980) ; mais la mort prématurée et contemporaine de cette publication dut l'empêcher de développer son projet. Or, l'exploration croissante des passions par les successeurs d'A. J. Greimas témoigne de l'évolution décisive qu'a connue la sémiotique et qui consiste justement dans le passage d'une sémiotique de l'action à une sémiotique des passions. Cette nouvelle orientation, on le sait, réserve une large place à l'être et à ceci de particulier qu'elle reste intrinsèquement liée au projet greimassien initial. C'est une nécessité interne au modèle inaugural lui-même, qui est en devenir. Cette modulation nécessaire et intrinsèque s'explique par la fonction décisive que remplit le langage épistémologique dans la théorie sémiotique : il surdétermine les deux autres langages de la stratification hiérarchique, à savoir le langage descriptif et le langage méthodologique. La sémiotique s'évalue elle-même, de l'intérieur, et en permanence. Et la prise en compte des passions ou « états d'âme » conduit presque nécessairement à la postulation d'un palier encore plus profond dans le parcours génératif de la signification. Ce palier a partie liée avec les « pré-conditions » de la signification, dont l'étude occupe le devant de la scène depuis la fin des années quatre-vingt, alors qu'auparavant, trente années durant, ce sont les conditions de la signification qui ont retenu l'attention des sémioticiens.

Qu'est-ce qui manquait alors à la sémiotique pour que la volonté de renouvellement se fît sentir avec urgence ? Il manquait cette dimension primordiale que l'on range sous l'appellation générique de « passions ». Le terme passion, il convient de le préciser, n'a ni une connotation théologique ni une signification philosophique ou psychologique ; il revêt une portée foncièrement sémiotique. Il a trait au corps et à la tensivité : « La passion (dimension passionnelle) obéit en revanche à une logique, celle de la présence et des tensions qu'elle impose au corps sensible de l'actant. » (J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, 1998, p. 184). L'exploration de ce champ, jusque-là en friche, en vient compléter l'approche du sens

auparavant limitée à ces deux dimensions, par ailleurs essentielles, que sont la dimension pragmatique (faire ou agir) et la dimension cognitive (croire). Or, en réhabilitant les états d'âme (humeurs), les sentiments, et en reconsidérant la part du « sensible » en tant que présence au monde, les sémioticiens parviennent à combler un hiatus. Ils prennent en charge l'étude des pathèmes, qui constituent la troisième dimension du sens. C'est ainsi qu'ils « montent » d'un cran dans la saisie et l'articulation de la signification, insufflant à la sémiotique, toujours sous l'impulsion d'A. J. Greimas, du renouveau et, par conséquent, davantage de vigueur et d'humanité. Quoi de plus humain chez l'être que la « passionnalité » ? Et comment peut-on rendre les sciences de l'Homme pleinement humaines, sinon en y intégrant l'étude des passions et du sensible ?

Il importe de souligner qu'il ne s'agit pas là d'un simple supplément à l'entreprise sémiotique déjà mise en place, mais d'une réelle refonte du dispositif conceptuel et d'une révision substantielle des procédures antérieurement établies. L'étude de la dimension passionnelle nécessite en effet une refondation de la théorie sémiotique, et c'est ainsi qu'il y a eu passage d'un fondement à un autre, de la linguistique structurale à la phénoménologie. Le second fondement était naguère jugé peu compatible avec les postulats de base de l'épistémologie structurale. C'est pourquoi il avait fait l'objet d'un refoulement de la part des sémioticiens alors soucieux de travailler à la finalisation du projet sémiotique dans le contexte épistémologique des années soixante et soixante-dix, contexte marqué par le déferlement de la vague structuraliste.

Néanmoins, le refoulement de la phénoménologie fut partiel car, par moments, ce type de philosophie faisait irruption dans certains travaux d'A. J. Greimas. Ce fut le cas des deux volumes de *Du sens*. Mais le sédiment phénoménologique, déjà en état de *potentialité* dans *Sémantique structurale*, refait surface pour accéder à l'état de *réalisation* aussi bien dans *De l'Imperfection* que dans *Sémiotique des passions*. Ces deux ouvrages ultimes orienteront en effet la recherche en matière de signification dès lors fondée sur les « états d'âme » et sur « le sensible du sens ». Cette nouvelle orientation ne manque pas de provoquer des remous dans le courant sémiotique. « Tout se passe comme si, alors que jusqu'en

1983 (à peu près), la recherche sémiotique s'était déroulée comme un long fleuve tranquille qui aurait eu l'éternité devant soi, quelque chose s'était ensuite emballé dans son tempo et comme si A. J. Greimas lui-même avait brutalement éprouvé le sentiment de l'urgence.» (Anne Hénault, *Le Pouvoir comme passion*, 1994, p.11).

Le renouveau théorique porte primordialement sur le concept de langage sur lequel se fonde le processus sémiotique. Alors qu'il n'était constitué, conformément à la théorie de L. Hjelmslev, que de deux plans nécessairement liés, celui de l'expression et celui du contenu, le langage se voit désormais augmenté d'une troisième instance, à savoir le corps propre. Pris dans l'acception de M. Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*, 1945, pp. 127-183), le corps propre s'interpose entre les deux plans du langage de façon à garantir la médiation entre le monde extérieur (extéroceptivité) et le monde intérieur (intéroceptivité). D'où la projection du premier, celui de la perception, sur le second, celui de l'affect et de l'émotion. Et comme la substance et la forme sont parties constituantes aussi bien de l'expression que du contenu, elles font à leur tour l'objet d'une réelle révision. C'est surtout le rôle de la substance dans le langage qui est revu et reconsidéré. Réhabilitée à sa juste valeur, la substance participe réellement à la production sémiotique, ce qui conduit au rattachement des différences sémantiques à la réalité phénoménale, à l'expérience sensible dont elles émergent. Dès lors, la signification, incarnée, advient de la relation entre forme et substance. D'autre part, et corrélativement, la refonte de la notion de langage influe considérablement sur les articulations internes du parcours génératif de la signification. Les passions le traversent de part en part, et transversalement. Et la conversion, jadis pierre d'achoppement, le cède à la convocation, plus souple et opératoire. La « passionnalité » agit sur la configuration du sens aussi bien au plan des structures élémentaires (niveau profond) et des structures narratives (niveau intermédiaire) qu'au plan de la discursivité (niveau de surface).

Aussi pertinent soit-il, le carré sémiotique, qui est une représentation visuelle de la structure élémentaire de la signification, ne tenait pas compte du continu, ni du passage du continu au discontinu. Or, avec l'introduction

du tensif, l'on assiste à l'émergence du sens à un niveau cette fois-ci antérieur, plus élémentaire, plus profond, celui du « sentir » où l'acte sémiotique se détermine fondamentalement par l'articulation de ces deux dimensions que sont le sensible et l'intelligible. Les oppositions sémantiques, mais aussi leur mode de perception, s'avèrent indispensables à la constitution de la signification. Sont également « passionnalisées » les structures narratives dans la mesure où ce n'est plus le faire, épine dorsale de la narrativité, qui fait l'objet d'investigation, mais l'être, sémiotiquement parlant. Les états d'âme qu'A. J. Greimas et J. Fontanille se proposent de « sémiotiser » concernent principalement l'être du sujet ou sujet d'état ainsi que sa modalisation. Que celui-ci entreprenne ou non de réaliser une action, ce qui compte d'abord, c'est son identité modale, et du coup, se trouve reléguée au second plan la compétence acquise en vue d'une éventuelle performance, comme dans le schéma narratif. (Ce concept étant la pierre angulaire de la sémiotique de l'action). A titre d'exemple, la passion d'envie amène à envisager l'envieux comme un « pur » sujet d'état, qui est ensuite modalisé par un « vouloir-être ». Or, cette modalité provient de l'objet de valeur lui-même. C'est ainsi que la notion de modes d'existence acquiert toute sa pertinence en sémiotique des passions, et que cette dernière garde son autonomie par rapport à la sémiotique de l'action.

La « passionnalisation » opère jusque dans l'étape ultime du parcours génératif, celle dite discursive et qui est le palier de la configuration de la signification. Celle-ci y acquiert des déterminations perceptives qui la font participer du figuratif (« monde naturel »). Il ne fait pas de doute que la figurativisation, partie constituante de la sémantique discursive, remonte à l'époque « anté-passionnelle ». Mais c'est ultérieurement qu'elle devient ancrée dans la passion, et c'est par l'intermédiaire du corps propre que cet ancrage devient possible. Le discours devient des plus concrets, une entité incarnée, alors qu'il était ramené à une catégorie abstraite, logiquement présupposée. Or, « avant même qu'il puisse être identifié ou pas comme un sujet (Je), ce dernier est implanté comme centre de référence sensible, réagissant à la présence qui l'environne. » (J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, 1998, p. 93).

Sémiotique et enseignement : transmission et appropriation

Par ailleurs, les trois traits distinctifs identifiés ci-dessus convergent vers un même objectif : la transmissibilité et la réappropriation de la sémiotique. Ces deux versants initiatiques consolident la longévité du projet d'A. J. Greimas. Transmissibles, parce que reconductibles, en sont la méthode et l'appareillage conceptuel (métalangage). Il est en effet fréquent d'emprunter les sentiers greimassiens, délibérément tracés à cet effet par le maître de l'Ecole de Paris lui-même. Ainsi, au Maroc, lieu d'organisation du colloque dont sont nés ces actes, pays préoccupé depuis des années par la réforme optimale de l'enseignement supérieur, la sémiotique greimassienne fait partie intégrante de la formation universitaire. Elle donne lieu à des modules à tous les niveaux du cursus (Licence, Master et Doctorat). Ces enseignements s'accomplissent autant en français qu'en arabe et en anglais. Il arrive même que la sémiotique soit enseignée au lycée, certes dans son aspect élémentaire, mais fructueusement. Les concepts de schéma actantiel, de schéma narratif, de carré sémiotique, entre autres, s'avèrent productifs et aisément maniables par les élèves. Ces derniers éprouvent même du plaisir à les manier, ne se privant pas parfois de les mettre à l'épreuve de la question.

D'où le caractère ludique de la sémiotique, qui s'apparenterait à un « gai savoir », et qui a vocation à s'investir dans la pratique pédagogique : « Le savoir, écrit A. J. Greimas, n'a de sens dans une vie que s'il est un vouloir-savoir ou un faire-savoir, s'il fonde l'activité de l'homme en tant que quête ou en tant que générosité. » (« Avant-propos », *Les enjeux de la sémiotique*, Anne Hénault, 1979, p. 5). La sémiotique contribue sensiblement à la « compétentialisation » de l'Etudiant, mettant à sa disposition des notions opératoires, et peut même aider à promouvoir une pédagogie et une didactique appropriées. Il est donc tout à fait naturel de consacrer A. J. Greimas et d'interroger son oeuvre.

Il est vrai que le maître de l'Ecole de Paris s'est rendu une seule fois au Maroc, plus précisément à Rabat en 1980/1981, lors de la soutenance de

thèse de doctorat d'Etat du linguiste Ahmed Al Moutawakil. Il n'en demeure pas moins que sa théorie des significations est présente dans l'université marocaine. Cette présence n'a rien d'étonnant. Car si elle est une construction conceptualisante des conditions et, par la suite, des pré-conditions de la signification, la sémiotique greimassienne consiste également en une lecture rigoureuse des textes et des discours. Elle les conçoit comme lieu de déploiement de la signification et propose des procédures appropriées à leur description. Plutôt qu'un simple savoir, elle développe un savoir-lire, voire un art de lire. Preuve en est que, même si la théorie sémiotique est la même, sa pratique se révèle à chaque fois différente. Elle convie le sémioticien à y apporter sa touche personnelle, sa part de créativité. Osons l'image culinaire : autant la recette d'un mets est une, autant sa saveur est multiple, toujours particulière ; c'est question de main cuisinière. Puis, il en va de l'apprentissage comme de la sémiotique, car dans les deux cas, il s'agit de quête de sens. Le cheminement (faire-savoir) qui mène à l'acquisition de la connaissance pratique (savoir-faire) importe autant que la connaissance elle-même (savoir). G. Maurand, dans le cadre de ses séminaires hebdomadaires de l'Université de Toulouse-le-Mirail (Jean Jaurès), transmettait, en vue de réappropriation (recréation), cet enseignement :

« La pratique des textes, ou lecture, exige une réorganisation, sinon une refonte des savoirs dits savants en fonction des expériences, ou savoirs pratiques, des différents lecteurs. Il importe par conséquent de structurer la saisie du sens, intuitive et empiriquement construite, à l'aide de méthodes envisagées à la fois comme des savoirs-faire et des arts de faire. » (Georges et Christiane Maurand, *Lire La Fontaine*, 1992, p. 1). Ces méthodes sont bel et bien celles de la sémiotique. On n'oubliera pas non plus la reconnaissance de la part de P. Ricoeur, qui se plaisait à exprimer l'admiration qu'il vouait au *Maupassant*, un ouvrage exemplaire en matière de lecture des textes littéraires : « J'attache beaucoup d'importance au *Maupassant* ; pour moi c'est un très grand livre ; on peut dire que le texte décrit est respecté à un point tel qu'il n'y a pas un mot, pas une scansion qui ne soient justifiés » (« Le débat du 23 mai 1989 entre A. J. Greimas et P. Ricoeur », *Le pouvoir comme passion*, Anne Hénault, 1994, p. 200).

Au Maroc, A. J. Greimas est alors le « passant considérable ». Aussi est-il un passeur au sens de R. Char, tant il trace des passages entre sémiotique et sciences humaines, et entre recherche et enseignement. Aujourd'hui, se pose la question du mode de transmission et de réappropriation de la sémiotique greimassienne. S'agirait-il d'une conservation exclusive d'un héritage définitivement constitué, clos et clôturé une fois pour toute ? Penserait-on à une dilapidation à l'envi du même legs au nom d'une refonte radicale au terme de laquelle le visage de la sémiotique ferait l'objet de transfiguration ? N'est-il pas plutôt question d'un réinvestissement du même « bien immatériel » dans la perspective d'un partage optimal et durable ? C'est cette dernière voie que cette consécration invite à emprunter, pour peu que l'on tienne compte des nouvelles exigences épistémiques. D'ailleurs, et comme il a été souligné plus haut, A. J. Greimas n'a eu de cesse de se réinventer, mais tout en cultivant de la fidélité à l'esprit de son projet initial.

« Un jour qu'il était en veine de confidences, raconte J. Geninasca, Greimas m'a déclaré tout de go : « Si j'étais plus jeune, je referais la sémiotique », en contradiction flagrante avec l'idée du progrès continu qui semblait avoir dominé jusque-là la conduite de son projet. » (*Hommages à A. J. Greimas*, M. Arrivé et alii, 1993, p. 31). Or, A. J. Greimas a bel et bien refait la sémiotique et, chemin faisant, l'a rajeunie, notamment en compagnie de J. Fontanille, pour ce qui est de *Sémiotique des passions*, et aux côtés de Teresa Mary Keane, l'épouse et la compagne de recherche, en ce qui concerne *De l'Imperfection*, cet ouvrage aussi différent que déroutant. D'autres compagnons de route poursuivront, chacun à sa façon, le rajeunissement de la sémiotique, parmi lesquels comptent D. Bertrand, J.-F. Bordron, P. Fabbri, E. Landowski, F. Marsciani, Cl. Zilberberg (qui repose en paix).

La sémiotique telle qu'elle est initiée par A. J. Greimas et ses disciples ouvre donc sur un horizon infini de changements intrinsèques. Elle mérite qu'on la qualifie de prospective, de « projectale », soit un projet scientifique infiniment recommencé. Et A. J. Greimas de revenir ouvertement sur le double principe de variation et de permanence orientant son parcours : « Fidélité et changement : il y a peut-être quelque paradoxe,

pour un chercheur, à affirmer vouloir rester fidèle à soi, alors que le projet scientifique, aujourd'hui, est le seul espace où la notion de progrès a encore du sens, que le renouvellement s'y inscrit comme le propre de tout effort théorique. » (*Du sens II*, 1983, p. 7). La lucidité de ce propos est la preuve tangible que la sémiotique n'est ni une langue de bois ni un « chant des sirènes » ; elle est constamment mise à l'épreuve de l'interrogation et de l'évaluation épistémologique réflexive. De fait, elle est susceptible d'être qualifiée de « moderne ». De ce mode de pensée qu'est la modernité, nous retenons surtout le principe de fonctionnement : est en effet « moderne » ce qui participe conjointement du passager et du durable, comme le soutenait naguère Baudelaire dans « Le peintre de la vie moderne » (1863) : « La modernité, écrit-il, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. » (*Ecrits sur l'art*, 1999, p. 518). Il en est de la sémiotique comme de la création artistique et poétique, fondée qu'elle est sur l'inachevable dû au questionnement continu (angoisse et étonnement). Cela est d'autant plus vrai qu'à l'idée de « contingence » précitée correspondrait celle d'aléa ou d'imprévu telle que la cultive E. Landowski dans le champ du sensible et de l'esthésie (*Les interactions risquées*, 2005).

L'étape ultime : de l'action aux passions

Les passions et l'esthésie ponctuent le mouvement même de la présente recherche qui se développe en trois grandes étapes ou parties. Les deux premières parties s'articulent autour d'une thématique progressive visualisant le passage décisif de la problématique de l'action à celle des passions. La troisième partie, elle, apparaît comme une ouverture sur les sciences du langage, étant donné la place accordée à la pragmatique linguistique et l'intégration de cette discipline dans la sémiotique.

Dans la première partie, « Fondements de la sémiotique greimassienne », on fait percevoir l'apport de ce type de sémiotique au traitement du sens et au développement des sciences humaines. Dans sa contribution (conférence plénière inaugurale), J. Fontanille prolonge le dialogue déjà engagé entre sémiotique et anthropologie, mais avec plus d'ambition, en ouvrant de nouvelles perspectives. Afin d'aboutir à la

conception d'une « sémio-anthropologie » - objectif principal – ce fondateur de la sémiotique réoriente le projet de recherche vers l'anthropologie contemporaine, en particulier celle qui a été initiée par P. Descola. On le sait, ce dernier, à travers une relecture du couple nature/culture, revisite Cl. Lévi-Strauss. La nouvelle orientation anthropologique que prend J. Fontanille a l'avantage de répondre à des questions portant sur les pratiques et schèmes intégrateurs, sur les styles et formes de vie ainsi que sur les modes d'existence collectifs. On remarquera qu'outre P. Descola, il est fait appel à M. Mauss, un nom aussi ancien qu'actuel de l'anthropologie et de la sociologie française. Ce n'est pas étonnant qu'il soit invoqué, car il est réputé pour avoir étudié des faits sociaux tels que l'échange (dons/contre-dons), non plus seulement comme structures abstraites, mais aussi comme expériences vécues par des acteurs sociaux. A travers la « sémiosphère », J. Fontanille repense également l'articulation de la sémiotique greimassienne avec celle de Lotman. L'actualisation de la sémiotique, car c'est de cela qu'il s'agit, nécessite la mise à jour de ses relations avec l'anthropologie, tout comme la mise en place d'une théorie et d'une typologie des pratiques.

L'entretien qu'engage la sémiotique avec l'anthropologie et les sciences humaines amène à l'envisager comme une « méta-discipline ». D'où la contribution (conférence plénière) d'Ahmed Kharbouch, disciple de Greimas, qui s'interroge à juste titre : s'agit-il d'une « discipline parmi les autres disciplines ou plutôt d'une sorte de science englobante » ? Selon lui, explicitement ou implicitement, A. J. Greimas a toujours privilégié le point de vue qui fait de la sémiotique une « métascience ». Elle est le centre fédérateur du champ des sciences humaines. Ce qui rend possible cette fédération sémiotique, c'est à la fois un objet de connaissance transversal : le discours, et une méthodologie généralisante : le comparatisme. Et pour rendre hommage au maître, Ahmed Kharbouch se penche sur les traits saillants de l'héritage d'A. J. Greimas, mais aussi sur ce qui ouvre à un renouvellement de sa pensée pour ses continuateurs.

Toujours au sujet de l'originalité de la sémiotique greimassienne, Francesco Marsciani apporte des précisions concernant les présuppositions linguistiques et phénoménologiques sous-jacentes. Cette sémiotique, si elle

semble emprunter des postulats et des notions à la théorie du langage hjelmslevienne (langage) et à la phénoménologie husserlienne (intersubjectivité), ne se veut nullement une extension de celles-ci, encore moins une réduction à elles. Pour A. J. Greimas, il s'agit plutôt de formuler des solutions aux apories et impasses auxquelles se heurtent ces deux disciplines. Ainsi, à l'intersubjectivité transcendantale chez E. Husserl se substitue une conception élaborée de la composante d'énonciation, et la forme du contenu, principe de base pour L. Hjelmslev, est désormais mise en corrélation avec la forme de la substance. Pour leur part, et partant de *Sémantique structurale*, El Arbi El Bakkali et Pierre Marillaud, dans une contribution conjointe, soulignent la volonté d'A. J. Greimas de soustraire la sémantique à la tradition philosophique qui la contenait des siècles durant, et de la tirer de sa situation de parente pauvre des sciences du langage. Les deux contributeurs insistent alors sur le mérite d'A. J. Greimas d'avoir réussi à conférer à la sémantique le statut de discipline autonome, et surtout à la hisser au rang d'une sémiotique. D'entrée de jeu (en 1966), le maître franco-lituanien fonde une sémantique transphrastique (discursive), rompant ainsi avec les études du sens qui s'effectuaient dans un cadre restreint, celui du mot (lexicologie) et de la phrase (sémantique phrastique et même inter-phrastique).

Pierre-Antoine Navarette, lui, vise à un renouvellement de la sémiotique greimassienne qu'il qualifie de structurale et propose d'ouvrir à une sémiotique dite quantique. Elle rappelle la physique du même nom. Selon lui, ce type de sémiotique offre l'opportunité de revisiter les axiomes de la sémiotique structurale et de prendre en charge des faits de signification n'ayant pas encore fait l'objet d'une exploration systématique. La sémiotique quantique, tout en sauvegardant les concepts d'homologie (linguistique) et de translation et d'opération (mathématique), intègre des notions physiques telles que l'intensité, la saturation et les phénomènes aléatoires. Elle finit par retrouver le tensif, l'aléa et les interactions risquées, autant de notions propres à la sémiotique du sensible.

Il arrive qu'A. J. Greimas touche au discours poétique, et en témoigne l'ouvrage qu'il dirige et qui s'intitule *Essais de sémiotique poétique*. L'interrogeant, Khalid Hadji souligne qu'il s'érige en critique

contre R. Jakobson qui confère au langage poétique un caractère général, coextensif qu'il est au littéraire. A. J. Greimas lui réserve en effet une acception plutôt restrictive, puisqu'il forme un sous-ensemble de la littérature. Preuve en est que le trait poétique et même celui de sacré qu'on connaît intuitivement à la poésie résultent du discours spécifique que celle-ci constitue. Le poète James Sacré, en creusant le questionnement, aborde lui aussi la poétique dans sa spécificité, comme forme signifiante. Concrètement, de la corrélation de l'expression et du contenu, advient la poéticité, et c'est d'ailleurs ce postulat qui est sous-jacent aux *Essais de sémiotique poétique*. Depuis 1972, date de parution de cet ouvrage collectif, A. J. Greimas a bien évolué. En effet, dans *De l'Imperfection*, il n'observe plus l'opposition littérature vs poésie, mais la neutralise, l'excède. Toutefois, il n'est point question d'un retour à la valeur extensive du langage poétique, mais d'un rattachement de la poésie et de la littérature à l'expérience esthétique. Ces deux types de discours, auparavant différenciés et hiérarchisés, sont désormais appréhendés par rapport à l'esthesis, abstraction faite de leur identité respective (expression). Dans *De l'Imperfection*, cohabitent poème, conte, extrait de roman, musique, peinture, et les analyses ponctuelles de fragments tendent vers une même finalité : les valeurs ultimes, esthétiquement parlant.

La deuxième partie, « Le tournant sémiotique : passions et esthesis », comporte des contributions portant sur l'évolution de la sémiotique vers ce qui touche aux passions et au sensible. Elle s'articule en deux volets, l'un théorique, l'autre pratique. Dans le premier volet, l'intervention d'Anouar Ben Msila, occupant une place charnière, s'apparenterait à une approche comparative d'A. J. Greimas et R. Barthes. Bien qu'ils s'intéressent aux mêmes objets sémiotiques (langages, textes et discours), et qu'ils fondent leur projet sur les mêmes postulats linguistiques (forme du contenu), les deux diffèrent pour ce qui est des objectifs fixés et des instruments conceptuels mis en oeuvre. A. J. Greimas opte résolument pour le parcours génératif de la signification, alors que R. Barthes exploite la notion problématique de connotation. En outre, il est souligné que les deux protagonistes évoluent de la même façon. Tous deux procèdent, leur parcours finissant, à la réintégration de la substance du contenu qu'ils situent à même l'articulation de leurs dispositifs théoriques respectifs (la

connotation et le parcours génératif de la signification). Ainsi sensibilisent-ils l'approche de la signification. Ensuite, Meksem Malika et Marie Reverdy, insistent, la seconde plus longuement, sur l'esthésie et sur sa partie liée avec la sensibilisation du sens. « Dans l'expérience esthétique – ce moment où, comme l'écrit Michel Tournier, les choses se révèlent à nous, chacune dans son *essence* [...], la réalité extérieure peut prendre sens et valeur sur un mode parfois quasi fusionnel » (E. Landowski, *Passions sans nom*, 2004, p.40).

En effet, Meksem Malika montre l'importance de la perception dans l'émergence du sens, importance qui revient à la place première du corps perçu comme lieu sentant et de fait comme le « cordon ombilical » qui nous lie au monde. Le sens devient alors incarnation. Ce qui est souligné également, c'est que la perception, si elle est appréhension du monde, constitue par elle-même un langage. Les figures du monde (extéroceptivité) incarnent autant de signifiants mis en corrélation avec les signifiés que sont les interprétations (intéroceptivité) qu'on donne à ces figures. Toujours à propos du lien indissoluble entre sens et corps, Marie Reverdy présente l'esthétique aussi bien comme condition du sens que comme surplus du sens (« sens du sens »). Dans *De l'Imperfection*, l'esthétique n'est plus une grille de critères, un savoir préalablement constitué, mais un « événement » singulier, une expérience inouïe entre un sujet et un objet. Cette expérience inattendue et fort ponctuelle, A. J. Greimas la qualifie d'esthésique, et l'esthésie, c'est ce phénomène qui provoque le déplacement de la distance entre le « sujet » et l'« objet ». Il s'ensuit, comme le souligne Marie Reverdy, une instabilité de ces actants liée à leur identité respective et à une indécidabilité du sens. Les effets esthésiques comptent donc davantage que les causalités.

Le second volet se compose de quatre études concrètes. Il y a d'abord l'étude de Tijania Hidass, où celle-ci, soumettant à l'analyse l'univers affectif propre aux récits populaires recueillis dans la région de Béni Sadden (Fès), établit une syntaxe des catégories modales et passionnelles. Il en résulte que la configuration de l'offense est formée de syntagmes d'attachement, de rivalité, de soupçon, d'inquiétude et de souffrance. Ces états d'âme, qui se développent chez le sujet offensé, aboutissent soit à la

résignation, soit à la vengeance, soit à la régulation des passions. Vient ensuite l'étude de Hakim Hilli qui soumet à la lecture un extrait de *Parcours immobile* (1980) d'Edmond A. El Maleh, écrivain marocain d'écriture française. Il analyse quelques formes esthétiques dans ce récit, décrit la saisie du monde par Haroun, un des protagonistes, en mettant l'accent sur le regard. Ce mode sensoriel reste étroitement lié à l'espace, catégorie primordiale chez cet auteur. Puis il y a Mahamadou Lamine Ouédraogo qui aborde un thème différent et original, celui de la martialité. Il en inscrit l'approche dans le cadre d'une sémiotique du martial. Selon lui, la martialité, objet sémiotique, et plus particulièrement une forme de vie, gagne à être analysée dans le contexte de la sémiotique du corps et du tensif. Car non seulement le corps y occupe une place de choix, mais sa compréhension conditionne même celle du monde. Et pour pouvoir dépasser la simple description et faire face à l'adversité, la sémiotique se doit de mettre en place une stratégie du martial en proposant des mécanismes de riposte (pacifiques). Avec l'élucidation, en amont, du mode de signification de la martialité, la sémiotique peut contribuer à circonscrire les tensions, ce qui lui permet de mieux orienter (en aval) le sens que l'humanité ambitionne d'atteindre. Dans un monde où la violence n'est malheureusement pas absente, le sémioticien aide donc à la prévenir et surtout à se prémunir contre le phénomène.

La contribution (conférence plénière) de Jean-François Bordron est le point culminant. Prenant pour point de départ l'iconicité telle qu'elle s'origine dans le modèle sémiotique de Ch. S. Peirce, l'auteur soutient qu'elle forme un trait essentiel de la réalité et que, même si en apparence elle ne correspond pas à quelque présence dans le monde, l'iconicité ouvre sur un monde possible. Après avoir interrogé plusieurs types d'images à différents niveaux d'analyse, le contributeur en aborde la vérité en montrant la signification et la valeur du « vrai » se rapportant à l'iconicité. Double est l'intérêt du propos de Jean-François Bordron. En rattachant les images à tous les modes sensoriels et en inscrivant l'émergence de la signification à même la perception, l'auteur consolide l'inscription du sens dans le corps propre et par là l'ancrage de la sémiotique dans la phénoménologie.

On en arrive maintenant à la troisième partie, qui a valeur d'ouverture : « La sémiotique : une discipline intégratrice ». Elle offre à des chercheurs et à des doctorants, par ailleurs versés dans la pragmatique, la possibilité de s'ouvrir à la sémiotique greimassienne. D'ailleurs, celle-ci est invoquée pour une compréhension optimale des objets de connaissance soumis à l'interrogation. On peut même voir dans cette partie les prémices d'une articulation fructueuse, d'une interaction entre ces deux disciplines. Et nombreux sont les motifs de cette approche interactive. Tout d'abord, sémiotique et pragmatique coexistent, comme l'enseignent Ch. S. Peirce, Ch. W. Morris et, plus près de nous, U. Eco opérant dans le sillage des deux précurseurs. Chez eux, les composantes sémiotique et pragmatique sont conjointement parties constituantes du processus sémiotique. De même, l'intervention de Jean-François Bordron, par laquelle se termine la deuxième partie de cet ouvrage, préfigure déjà l'articulation conjonctive de ces deux composantes. Elle tient donc une place charnière. Ensuite, le vêtement et le geste, objets d'étude de deux interventions, rappellent, vu leur nature sémiotique, les premiers travaux d'A. J. Greimas, à savoir *La mode en 1830* (1948) et « Les conditions d'une sémiotique du monde naturel » (*Du sens*, 1970).

Mais auparavant, deux intervenants, Khalifa Baba Houari et Angelo Di Caterino, ont jugé utile de revenir sur la relation complexe entre la sémiotique greimassienne et l'anthropologie lévi-straussienne. Ce retour leur offre l'occasion de rappeler les fondations pluridisciplinaires de la sémiotique. Khalifa Baba Houari s'efforce de montrer l'apport de ces deux disciplines l'une à l'autre, tout comme il évoque la proximité scientifique entre Greimas et Lévi-Strauss. Aussi met-il l'accent sur le désaccord qui, par la suite, les éloigne l'un de l'autre. A l'en croire, le recours à V. Propp de la part d'A. J. Greimas provoque leur séparation, alors que la notion de culture est à l'origine de leur rencontre. Moins tranché et plus attentif au renouveau sémiotique, Angelo Di Caterino insiste sur le statut de sémioticien qu'il pense plus approprié à A. J. Greimas, même si celui-ci porte un intérêt croissant à des objets de nature anthropologique tels que les mythes. Ensuite, pour ce qui est de la nouvelle orientation anthropologique de la sémiotique, le chercheur opte pour une voie médiane : celle marquée par des interférences épistémologiques entre sémiotique et anthropologie.

Et le lieu d'entrecroisement de ces deux disciplines, c'est bien celui de la culture. Les sentiers culturels mènent presque inévitablement aux sciences sociales, marquées par la pluridisciplinarité. « La sémiotique est alors une *anthropologie de table* et un espace de partage », soutient Angelo Di Caterino.

Partant du fait que la langue naturelle forme une partie spécifique de l'ensemble des modèles communicationnels dans une société, Ali Fallous s'attache à montrer l'importance d'autres systèmes de signes, notamment la gestualité, dans la communication. A partir de l'analyse de gestes, de mimiques et de postures recueillis dans la réalité marocaine, le chercheur met l'accent sur l'apport décisif de la sémiotique à l'étude de la communication non verbale, sans oublier le rôle déterminant du système gestuel dans la construction du message. Dans cette logique, la notion de contexte, prise au sens large, est suffisamment exploitée par Ali Fallous. Audrey Arnoult, dans le cadre d'une approche narrative des discours médiatiques sur le harcèlement scolaire, articule sémiotique et analyse du discours pour une saisie méthodique des représentations que construit la presse en France autour de ce type de harcèlement. Il est montré que l'agir amène à considérer les discours comme le récit d'une transformation appelant un actant-sujet, une performance et un Destinateur-judicateur ou plusieurs - actant d'une sanction. Le schéma narratif et le sens attribué au harcèlement par le discours qui s'y tient sont rendus intimement liés. Toujours dans le contexte scolaire, mais à partir d'une problématique différente, Djoa Johnson Manda entend entreprendre une analyse sémiotique de la consigne. Il met en avant la dimension « artefactuelle » de celle-ci, dont la formulation mobilise un ensemble d'éléments sémiotiques susceptibles d'en optimiser la qualité et la signification.

Les contributions d'Amal Fettal et Sanae Nasri portent respectivement sur la valeur du vêtement dans le comportement de représentants de Partis politiques marocains et sur le discours caricatural en rapport avec certains d'entre eux. Sanae Nasri étudie la caricature à travers l'articulation de trois dimensions : l'iconique, le graphique et le plastique. Elle s'interroge sur les différentes fonctions du discours caricatural sans pour autant négliger le parcours du sens dans le traitement, notamment au

niveau iconique, de l'actualité politique marocaine. Elle termine en proposant d'assigner à la caricature une fonction participative. Au lieu de se limiter à tourner en dérision les acteurs politiques, la caricature peut contribuer à la mise en place d'un modèle de gouvernance qui serait à la hauteur des attentes du citoyen. Pour Amal Fettal, s'habiller relève également d'un choix politiquement marqué, visualise l'appartenance partisane de l'acteur politique, ce qui fait du vêtement un objet sémiotique dont il convient d'explicitier la portée et le fonctionnement. Il est traité comme étant une stratégie visant à transmettre un message en vue d'une adhésion au programme en question. Porteur d'une signification, le vêtement devient également un moyen de communication et une forme de manipulation – sémiotiquement parlant.

Avant de céder l'écriture, un mot sur ce qui constitue la « clôture » (conclusion). La clause de cette recherche, qui est un nouveau départ au lieu d'une fin, revient à Eric Landowski qui, de Lituanie où il résidait, nous avait transmis une lettre ouverte, admirablement lue par Jacques Fontanille lors du colloque dont est né ce volume. Vu sa tonalité, elle tient ici la place d'un post-scriptum. Pour sa part, le scripteur de cette présentation garde encore en mémoire le regard accompagnateur d'A. J. Greimas qui, à travers sa photographie alors mise en relief pour l'événement (le colloque), était comme présent aux deux journées scientifiques. S'il approuvait les propos tenus sur son œuvre, le maître laissait probablement transparaître des interrogations. Or, toute lucide, la lettre d'Eric Landowski pourrait aujourd'hui se lire en écho à cette voix, qui est autant interrogative qu'affirmative.

AXE IV : Les modalités sémiotiques, de *Sémantique structurale* à *Sémiotique des passions* (Etude)

Introduction

Nous nous proposons d'étudier la place et le fonctionnement des modalités sémiotiques, d'abord, dans *Sémantique structurale* (1966), ouvrage inaugural de Greimas, ensuite, dans *Sémiotique des passions* (1991), ouvrage ultime, en passant par *Du sens II* (1983) qui tient une position autant centrale que transitoire dans la

production greimassienne. L'étude des modalités gagne en effet à être replacée non plus seulement dans l'œuvre fondatrice, mais aussi dans celles qui l'ont suivie, vu qu'elles en constituent un développement, voire une refondation. Car plus Greimas procède patiemment à l'élaboration de la théorie sémiotique, plus il approfondit le traitement qu'il réserve aux modalités. Il en affine le dispositif en les revisitant sans cesse. Au point que nous sommes tenté de soutenir l'idée que la constitution et l'avancée de la sémiotique en général sont intimement liées à la construction progressive de l'appareillage modal, à son affinement et à sa reconstruction. Nous ferons percevoir la solidarité, voire l'interdépendance de l'évolution de la sémiotique et celle des modalités. Ainsi, *Sémantique structurale*, objet de relecture du colloque, sera-t-elle envisagée dans son devenir, à travers les possibles sémiotiques qu'elle met en perspective, notamment ceux de la modalisation.

Nous nous attacherons à traiter de la vie des modalités au sein de la vie sémiotique. A cet effet, nous postulons un parcours ternaire s'y rapportant et dont, chemin faisant, nous construirons les étapes constitutives. Il y a d'abord la structuration paradigmatique des modalités, leur typologie ou taxinomie, ensuite, leur fonction syntaxique (surdétermination d'un prédicat par un autre) ainsi que leur disposition syntagmatique, et enfin leur relation interactive (transformation réciproque). Le passage d'une syntaxe modale à une syntaxe intermodale, transformationnelle, précisera l'orientation que prend ce parcours. De même, et afin d'apporter une explication à cette évolution, nous tracerons, à grands traits, les transformations affectant le cours même de la théorie et méthodologie sémiotiques. Et nous mettrons davantage l'accent sur les deux époques cardinales traversées par la sémiotique : celle qui se rattache à la sémiotique narrative, dont l'épine dorsale est l'action, et celle de la sémiotique passionnelle, où le corps, la tensivité, la « passionnalité », liés à l'être, tiennent une place primordiale.

Les modalités dans *Sémantique structurale*

L'intérêt croissant de Greimas pour les modalités se manifeste dès *Sémantique structurale*, et leur traitement s'amorce, significativement, au coeur de cette œuvre, c'est-à-dire au moment où sont posées les conditions d'une sémantique transphrastique, soit une sémiotique du discours qui n'est pas encore nommée. En bonne méthode,

Greimas conçoit la modalisation en ces termes programmatiques : « A l'intérieur de la classe des fonctions, on peut distinguer une sous-classe de modalités, dont la description dans diverses langues naturelles, reste entièrement à faire. Nous dirons, dans une première approximation qui ne nous engage pas, qu'elles sont caractérisées par leur relation hypérotaxique par rapport au prédicat.» (1966: 155). La modalisation fait ici l'objet d'une définition syntaxique, qui est « binomale », transitive et hiérarchisante, car elle correspond à la surdétermination d'un prédicat par un autre. Et Greimas d'étayer son propos par l'exemple suivant : « Jean aime jouer de la guitare. » (1966 : 155), où le prédicat modal rempli par « aime » porte sur le prédicat descriptif « jouer » qu'il surdétermine. E. Benveniste, à qui la sémiotique est redevable pour l'approche de l'énonciation, entend, lui aussi, syntaxiquement, par modalité « une assertion complémentaire portant sur l'énoncé d'une relation.» (1974: 187). Mais cette conception, pour opératoire qu'elle soit, est-elle définitive ? N'est-il pas possible de définir la modalité autrement qu'en la restreignant à sa relation hypérotaxique, en la situant par rapport à un autre prédicat ? Nous montrerons plus loin que la remise en question de cette conception bimodale par les sémioticiens eux-mêmes, y compris Greimas, sera déterminante dans le renouvellement substantiel que connaîtra la sémiotique par la suite.

Modalités et schéma actantiel

Après une présentation générale de la modalisation, et en élaborant le schéma actantiel dans *Sémantique structurale* (1966: 125-134), Greimas procède à l'inscription des modalités narratives dans l'économie même de ce schéma. En effet, le /savoir/, le /pouvoir/ et /vouloir/ modalisent respectivement la relation entre le destinataire et le destinataire (axe de la communication), le sujet et l'objet (axe du désir) et l'adjuvant et l'opposant (axe du conflit). Ces rôles actantiels tirent leur pertinence de l'investissement modal qui s'y déploie et qui les définit morphologiquement. Par ailleurs, les trois modalités, qui sont différenciatrices sur le plan actantiel, sont à leur tour susceptibles d'être différenciées les unes des autres. Et deux critères sont pertinents à cet effet. Le premier concerne ces trois dimensions sémiotiques que sont le pragmatique (pouvoir), le cognitif (savoir) et le passionnel (vouloir) ; cette troisième dimension peut être justifiée par le « désir », « effet du vouloir » qui relie le sujet à l'objet. Le second critère

a trait à la catégorie motivation/capacité qui différencie le /vouloir/, situé au niveau de la motivation, du /pouvoir et /savoir/, tous deux situés au niveau de la capacité ou aptitude. On voit que déjà agit en profondeur ce qui relèvera ultérieurement de la compétence modale et de la tensivité, le « désir » étant une manifestation d'énergie et de tension.

On aura remarqué par ailleurs la non-présence du /devoir/ et du /croire/. Sans doute trilogie actantielle oblige-elle. Il n'en reste pas moins que ces deux modalités sont déjà en puissance dans le modèle actantiel proposé par Greimas. Le potentiel modal du /devoir/ sera rendu réel par M. Rengstorf, qui oppose le /devoir/, extrinsèque ou transitif, au /vouloir/, intrinsèque ou réflexif (1976: 74). J.-C. Coquet explicite, lui aussi, le /devoir/ qu'il situe au niveau de l'axe destinataire/sujet où le second se trouve en relation de dépendance par rapport au premier (1984: 11). Ce sémioticien parle alors de sujet déontique ou « hétéronome » qu'il oppose au sujet « autonome ». Pour l'identification de celui-ci, il réserve les trois autres modalités (/savoir/, /pouvoir/ et /vouloir/).

La modalité du /croire/ se trouve également en germe dans le schéma actantiel et peut être extraite de l'axe de la communication marqué par le /faire-croire/ ou faire persuasif du destinataire-manipulateur qui requiert le /croire/ ou faire interprétatif de la part du destinataire-manipulé. Le /croire/ sera ensuite exploité dans le cadre de la fiducia indispensable aussi bien à la « cognitivité » qu'à la « passionnalité ».

Mais à mesure que la théorie sémiotique se développe, se complexifie, le schéma actantiel se retire de la scène théorico-méthodologique de cette discipline. C'est plus précisément le couple actantiel adjuvant/opposant qui s'éclipse au profit de la triade : destinataire/sujet/objet. En revanche, les modalités sont de plus en plus présentes, suscitant davantage l'intérêt des sémioticiens. D'ailleurs, aux actants d'adjuvant et d'opposant sera substituée la modalité du /pouvoir/, qui sera positive dans un cas (pouvoir-faire), négative dans l'autre (ne pas pouvoir-faire).

Apport et perspective

De ce qui précède, nous rassemblons ce qui suit. Bien qu'il ne coupe pas les ponts avec la logique et la linguistique - la structure « binomale » de la modalisation

étant opératoire dans ces deux disciplines - Greimas exploite les modalités dans un cadre plutôt sémiotique. Il se démarque de la logique dont la préoccupation se limite à la vérité du contenu d'une proposition, spécifiée principalement en deux modes : le nécessaire et le possible. Il prend également quelque distance avec la linguistique, préoccupée notamment par la définition du statut modal de la phrase (assertion, interrogation, ordre ou souhait). Or, en prenant en charge l'étude du discours, du transphrastique, qu'il considère comme vecteur de sens, Greimas envisage les modalités en tant que catégories constitutives des modèles à la fois prédicatifs et actantiels. La modalité acquiert alors le statut d'objet sémiotique à part entière. Greimas élargira la portée sémiotique des modalités qu'il présente comme types d'attitudes par rapport à l'être et au faire, élargissement favorisé par l'étude du récit et de la narrativité en général (1983 : 67-75). Désormais, les modalités peuvent porter aussi bien sur le faire (transformation) que sur l'être (état).

A vrai dire, il s'agit là d'une transposition sémiotique de l'acception linguistique de la modalisation entendue comme « attitude du sujet parlant à l'égard de ses propres énoncés » (J. Dubois et alii 1991: 321). Ce transfère opéré par Greimas sera fructueux, car il préfigure la mise en place de la sémiotique de l'être, laquelle, en réhabilitant l'étude de celui-ci, constitue une avancée importante dans l'approche du sens. Ensuite, les modalités apparaissent sous une forme paradigmatique (statique), à travers les oppositions catégorielles qui les structurent. Cela s'explique par les postulats de base de la linguistique structurale, notamment celui de la forme du contenu, qui sous-tendent l'œuvre initiale de Greimas – *Sémantique structurale*. D'ailleurs, la future projection des modalités sur le carré sémiotique (structure élémentaire de la signification) est à cet égard significative. Puis, la modalisation, qui paraissait épisodique, se révéla plutôt constante sémiotique. J.-C. Coquet (1984) et H. Parret (1986) iront jusqu'à faire des modalités le pilier de leurs modèles respectifs : la sémiotique discursive pour le premier, la sémiotique passionnelle pour le second. *Sémantique structurale* est donc une œuvre matricielle, engendrant les livres à suivre, y compris ceux qui en constituent le dépassement, et de la part de Greimas lui-même, à savoir, *De l'imperfection* (1987) et *Sémiotique des passions* (1991).

Après leur pertinence dans le schéma actantiel, les modalités se déploient dans l'économie générale de cette notion plus ample qu'est le schéma narratif. Celui-ci, qui retrace le parcours sémiotique du sujet, s'articule en quatre phases que sont la manipulation, la compétence, la performance et la sanction (J. Courtés 2003: 88-97). Chacune de ces phases narratives se précise par un investissement modal, la spécifiant. Ainsi, situées sur la dimension cognitive, la manipulation et la sanction se définissent respectivement par le /faire-faire/ et l'/être de l'être/, tandis que la compétence et la performance, situées sur la dimension pragmatique (action), se caractérisent respectivement par l'/être du faire/ et le /faire/ ou /faire-être/.

Plusieurs remarques à cet égard, autant confirmatives que critiques. L'épine dorsale du schéma narratif, c'est bien l'action ou performance, et les phases en amont (manipulation et compétence) n'en sont que les conditions nécessaires, les étapes narratives préalables. Même la phase finale de sanction se situe, en aval, par rapport à l'action sur laquelle elle statue, positivement ou négativement, selon l'issue du parcours du sujet. D'ailleurs, c'est le degré d'intervention des modalités dans l'aboutissement de la performance qui les différencie les unes des autres de façon à obtenir ce mouvement ternaire et croissant : virtualisation, actualisation et réalisation. Greimas parle de « tension », qu'il emprunte à G. Guillaume. On en retiendra surtout la hiérarchie des modalités inscrites cette fois-ci sur l'axe syntagmatique de façon à obtenir la séquence évolutive suivante, où celles-ci servent le /faire/ : /vouloir/ → /savoir/ → /pouvoir/ → /faire/ (A. J. Greimas 1970: 179).

Outre leur investissement dans le schéma narratif, les modalités déterminent le mode d'existence sémiotique du sujet. Aux phases de manipulation, de compétence et de performance correspondent respectivement les modalités virtualisantes (vouloir et/ou devoir-faire), actualisantes (/pouvoir/ et/ou /savoir-faire/ et réalisantes du sujet (faire). Ces différentes modalités se présupposent, mais en un sens unique : de l'aval du faire vers l'amont. Cela dit, dans cette suite modale hiérarchique, la présupposition unilatérale régissant les modalités est-elle suffisante ? Puis une autre question : vu la prévalence de l'action, n'y a-t-il pas réduction du sujet à son faire, et de surcroît irrémédiablement ? (nous y reviendrons).

D'autre part, seules les dimensions pragmatique (compétence et performance) et cognitive (manipulation et sanction) interviennent dans le schéma narratif, et ce aux dépens de la dimension passionnelle ; aux dépens également de l'être du sujet, caractéristique de cette troisième dimension. Il est vrai que *Du sens II* traite de la « modalisation de l'être » (1983: 93-102). Il n'en demeure pas moins que ce traitement s'effectue encore au sein de l'édifice sémiotique largement bâti sur l'action, qui reste le pivot du parcours du sujet. *Du Sens II* constitue donc une œuvre charnière entre deux phases distinctes, certes, mais interdépendantes, de la théorie sémiotique : *Sémantique structurale* et *Du sens* (1970), d'un côté, *Sémiotique des passions* et *De l'imperfection*, de l'autre. Or, avec les deux derniers ouvrages, l'avènement de la sémiotique passionnelle, de la tensivité et de l'esthésie pallie les insuffisances ci-dessus, et du coup il se produit un ébranlement du schéma narratif, voire une refonte du parcours génératif de la signification dans sa globalité. Le schéma narratif se retire, tout comme s'est retiré auparavant le schéma actantiel, cédant la place à un autre dispositif plus approprié, celui du schéma des passions ou pathémique (J. Fontanille 1993).

Les modalités dans *Sémiotique des passions*

En introduisant le mode de potentialisation, qu'ils situent entre l'actualisation et la réalisation, et qui correspond à une porte ouverte sur l'imaginaire et l'univers passionnel, Greimas et Fontanille soustraient le parcours du sujet à l'action, réhabilitant l'être principalement (1991: 146). Par la potentialisation, phase intermédiaire entre la compétence (qualification) et la performance (accomplissement), le sujet ne finalise pas nécessairement (fatalement) le faire, soit parce qu'il n'est pas porté par l'état d'âme nécessaire (manque de sursaut passionnel), soit parce qu'il se complait dans une mise en scène « simulacrale » de l'action en question. D'où ces propos des deux fondateurs de la sémiotique : « En outre, il est clair maintenant que les modalisations de l'être propre à la configuration passionnelle ne sont pas directement les modalisations de la compétence pour faire, mais qu'elles en constituent plutôt une « représentation », une « image virtuelle », c'est-à-dire un simulacre » (A. J. Greimas et J. Fontanille 1991: 69). Ainsi, l'agir revêt-il la forme d'une pure représentation ou projection, comme c'est le cas dans la jalousie, objet d'étude du troisième chapitre de *Sémiotique des passions* (1991: 189-322). Désormais, le sujet peut ne pas entreprendre d'action sans qu'on parle dans ce cas d'incompétence ou d'échec. D'ailleurs, et plus précisément, le sujet

potentialisé est un sujet compétent, actualisé, même s'il ne s'achemine pas forcément vers la performance (réalisation).

Or, sa compétence est d'ordre passionnel, et non plus actionnel. La compétence passionnelle, qui ne s'inscrit plus dans une relation de subordination par rapport à la performance, se situe à même l'être. Et c'est plutôt ce type de compétence qui surdétermine la performance, et non l'inverse. Et J. Fontanille d'affirmer : « les modalisations du faire constituent l'être du sujet, et cet être est susceptible de modalisations. La modalisation de l'être se présentera donc comme un deuxième degré de modalisation par rapport au niveau narratif proprement dit. » (1995: 185). Les modalités sont alors rattachées à l'être du sujet en ce sens qu'elles en déterminent ce qu'on désigne par « trajectoire existentielle », soit son identité modale, au lieu de sa compétence définie en termes de modalités de (/pouvoir/ et/ou /savoir/-faire). A titre comparatif, J.-C. Coquet, en élaborant sa combinatoire modale, procède, lui aussi, à une disjonction du sujet du faire du sujet personnel. Chez lui, s'effectue également une distinction entre la quête de l'identité (identification), inscrite dans le cadre d'une sémiotique discursive, et la quête de l'objet, caractéristique de la sémiotique narrative (J.-C. Coquet 1984: 147-254).

Bien plus, le prédicat de faire, tout comme celui d'être, est mis au service de l'être qui devient surdéterminant. Tel est le cas de l'énoncé identitaire « vouloir être celui qui fait », qui diffère nettement de l'énoncé « vouloir-faire » orienté vers la phase de compétence et en vue d'une performance. C'est ce qui distingue l'avare, par exemple. Car ainsi que l'affirme J. Fontanille : « l'avare se rêve-t-il entouré de richesse et son parcours est-il orienté progressivement vers l'accomplissement de cette *image-but* ; à l'inverse, l'économe ne se révèle qu'après coup, une fois son programme accompli, comme capable d'économiser (savoir-faire) et soucieux de le faire (*vouloir ou devoir faire*) » (1995: 185). L'économe se définit par le /savoir/ régissant le /vouloir/, tandis que c'est l'inverse qui définit l'avare (surdétermination du /savoir/ par le /vouloir/). C'est que le relief est mis sur ce que le sujet « est » et non sur ce qu'il « fait ». Le faire devient une qualité, une propriété intrinsèque au sujet, et par là même le faire se défait de sa factualité. En linguistique, l'adjectif qualificatif déverbal en « -eur » nous aide à nuancer quelque peu ce nouveau statut de l'être. Par exemple, « être

voleur », par choix, passionnément, n'est pas « avoir volé » une ou deux fois, eu égard au trait aspectuel d'itérativité présent dans le premier cas, absent dans le second. Par l'aspect itératif, l'acte se transforme en un trait de caractère, une propriété distinctive du sujet voleur. D'ailleurs, l'« aspectualisation » est décisive dans l'étude des passions (A. J. Greimas et J. Fontanille 1991: 38).

Vers une syntaxe intermodale

C'est ainsi que survient le tournant des passions, fondé qu'il est sur le renouveau modal. Cette refondation de la théorie sémiotique procède de ce que les deux auteurs de *Sémiotique des passions* désignent par « syntaxe intermodale » (A. J. Greimas et J. Fontanille 1991: 80-82). En effet, le problème qui auparavant restait en suspens, y compris dans la combinatoire modale de J.-C. Coquet, par ailleurs sophistiquée et innovante (1984), c'est celui de l'interaction transformatrice des modalités les unes dans les autres à l'intérieur de chacune des suites modales en jeu. « La solution proposée par J.-C. Coquet, sous la forme de suites modales agencées par présupposition et détermination, est un premier pas dans cette voie ; mais il reste à examiner comment les modalités se transforment les unes dans les autres à l'intérieur de ces suites. » (A. J. Greimas et J. Fontanille 1991: 70). De même, s'il est vrai que, dans le schéma narratif, les modalités produisent un effet transformateur, il n'en demeure pas moins que cette transformation concerne le /faire/ et le statut sémiotique du sujet, et non les catégories modales elles-mêmes. Même les confrontations modales finement établies par Greimas pour combler l'insuffisance de la relation de présupposition unilatérale entre modalités, notamment entre le /pouvoir/ et le /vouloir/, se révéleront relatives, relativement heureuses, et au dire de Greimas lui-même dans sa préface aux « Passions de l'asthme » de J. Fontanille (1989: 11). Par exemple, le /pouvoir-faire/ ne présuppose plus nécessairement le /vouloir-faire/, comme c'était le cas dans le schéma narratif canonique. De même, on n'aborde plus la relation entre le /vouloir-faire/ et le /non-pouvoir-faire/ en termes de non-conformité ou d'incompatibilité, mais en termes de paradoxe modal assumé.

En effet, dans la passion d'obstination, par exemple, le /vouloir-faire/ persiste chez le sujet, malgré son /non-pouvoir-faire/. L'obstiné, c'est celui qui continue à éprouver un /vouloir-faire/, en dépit des obstacles qui feraient entrave à son entreprise

ou qui rendraient impossible l'aboutissement de celle-ci. D'autre part, ce qui est mis en question, c'est le caractère extérieur, et donc peu justifié, de l'agencement des modalités et de leur engendrement. La transmission de la part du sujet modalisateur ou destinataire de la compétence modale au sujet pragmatique ne suffit plus à justifier l'enchaînement des modalités. Or, la syntaxe intermodale instaure une dynamique intrinsèque génératrice des modalités et de leur disposition au sein des suites. Le mouvement les ponctuant n'est plus rectiligne, mais réversible et multidimensionnel. On parle alors d'arrangements séquentiels et de combinaisons d'ensemble. Et, pour invoquer la métaphore, nous dirons que le sémioticien fait œuvre d'alchimiste : d'une modalité, il fait en sorte que soit engendrée une autre.

Par ailleurs, La modalité ne fonctionne plus par rapport à quelque prédicat, mais dans son essence même. Elle devient autonome. Et l'on parle autant de modalisations que de modulations qui procèdent de l'espace tensif et qui sensibilisent le sens à son émergence. Le fondement phénoménologique, déjà en gestation en 1966, revient en force en 1991. C'est ainsi que, 25 ans après, la conception de la modalisation naguère formulée dans *Sémantique structurale* fait l'objet d'une reformulation décisive dans *Sémiotique des passions*, œuvre refondatrice. On dirait que le maître de l'Ecole de Paris et certains de ses compagnons anticipent l'événement de relecture qu'initie le colloque d'Istanbul. Nous oserons à nouveau la métaphore : qui a dit que Greimas n'était pas des nôtres lors de ce colloque ?

L'asthme : passion et interaction modale

Concrètement, l'expérience de l'asthme telle qu'elle est étudiée par J. Fontanille (1989) et approuvée par Greimas lui-même contribue à l'élaboration du modèle redynamisant, qui consiste en le passage de la syntaxe modale à la syntaxe intermodale. Dans cette perspective, l'asthme n'est pas une maladie, c'est une passion, une gestion émotive ou sensible du souffle. Et l'asthmatique ne manque pas de souffle, mais en déborde. Or, de cette intensité ou de ce débordement d'air, surviennent la crise respiratoire et ses conséquences sur le comportement du « patient ». En effet, le trop de /vouloir-respirer/, ou au contraire, le trop de /vouloir ne pas respirer/ engendrent la crise, c'est-à-dire le /ne pas pouvoir-respirer/ ou « impuissance » et le /ne pas pouvoir ne pas respirer/ ou « panique ». Le /vouloir/ engendre le /pouvoir/ sous la forme négative de

/ne pas pouvoir/ ; inversement, le /vouloir/ négatif, soit un /ne pas vouloir/, engendre positivement un /pouvoir/. Voilà un exemple d'auto-engendrement modal. Pour ce qui est des transformations bilatérales des modalités, il y a le rôle décisif que tient le /savoir/ dans le parcours modal du sujet. En effet, c'est l'acquisition de cette modalité présidant à la « grande rupture » dans la respiration qui fait passer le sujet du « mal respirer » au « bien respirer ». Plus l'asthmatique possède le savoir adéquat sur le mode respiratoire, moins il est porté par le /vouloir-respirer/ démesuré, et plus il est pourvu du /pouvoir-respirer/ mesuré, raisonnablement éprouvé.

En résumé, on a la suite suivante : /SAVOIR/, /non-vouloir/, /pouvoir/. Or, ce n'est là qu'un versant modal du parcours, celui d'après la « grande rupture ». L'autre versant étant antérieur à celle-ci et se ramène à cette suite : /VOULOIR/, /non-pouvoir/, /non-savoir/ ou « savoir dégradé ». Se produit alors cette transformation d'un versant modal en un autre, qui est son contraire : /VOULOIR/, /non-pouvoir/, /non-savoir/ → /SAVOIR/, /non-vouloir/, /pouvoir/.

En élaborant une syntaxe intermodale, interactive, basée sur l'engendrement et les transformations des modalités les unes par les autres et dans les autres, J. Fontanille se démarque délibérément aussi bien de la conception des modalités antérieure à l'avènement de la sémiotique des passions que de la combinatoire modale construite par J.-C. Coquet. En effet, J. Fontanille prend ses distances avec cette combinatoire marquée par une typologie des sujets fondée sur la différence d'agencement des modalités dans une suite modale. Ainsi en va-t-il de la distinction entre le sujet de quête et le sujet de droit. Si le premier se caractérise par cette structure : /vouloir-pouvoir-savoir/, qui signifie la quête d'identité, le second, lui, se caractérise par la combinaison : /savoir-pouvoir-vouloir/, supposant l'acquisition par le sujet d'un /savoir/ de l'identité. Or, on le voit, l'engendrement et la transformation des modalités les unes par les autres et dans les autres n'interviennent pas dans cette combinatoire modale, reposant sur une articulation des modalités entre elles, sur leur surdétermination syntaxique les unes par les autres et sur l'inversion de l'ordre qui en déterminent l'orientation.

La syntaxe intermodale se distingue aussi de la syntaxe modale antérieure à la sémiotique des passions et basée seulement sur la relation de compatibilité ou d'incompatibilité entre les modalités, notamment entre le /vouloir/ et le /pouvoir/.

L'incompatibilité entre le /vouloir/ et le /pouvoir/ engendre l'impuissance chez le sujet et l'échec de son action, situation narrative définie par un /vouloir-faire/ et un /non pouvoir-faire/, tandis que la compatibilité entre les deux modalités (/vouloir-faire/ et /pouvoir-faire/) spécifie le sujet ayant réussi son action ou performance. Celui-ci veut et peut entreprendre son faire qu'il accomplit par la suite.

Toujours à titre de comparaison, et à un niveau moins général cette fois, il se dégage des différences notoires entre la syntaxe intermodale, des passions, et celles qui l'ont précédée. Par exemple, le /vouloir/ est nuisible pour l'asthmatique, alors qu'il est indispensable et dynamisant dans le schéma narratif canonique : « c'est le vouloir du sujet qui le rend apte à accomplir la première performance, marquée par l'attribution de la valeur modale du savoir ou du pouvoir. » (A. J. Greimas 1970: 179). On remarquera aussi que, chez J.-C. Coquet, le /vouloir/ acquiert un double statut, car il est tantôt régissant, comme c'est le cas pour le sujet de quête (vouloir/pouvoir/savoir), tantôt régi quand il s'agit du sujet de droit (savoir/pouvoir/vouloir). En ce qui concerne le /savoir/, s'il devient indispensable dans la syntaxe intermodale (nécessaire à la grande rupture), il reste facultatif dans la structure modale d'avant cette syntaxe interactive ; et c'est au /pouvoir/ que revient la primordialité : « la médiation du savoir ne semble pas nécessaire pour l'acquisition du pouvoir-faire. Cette dernière particularité permet de distinguer deux sortes de sujet : les sujets « savants », dont l'aptitude à accomplir les performances provient d'un savoir-faire initialement acquis, et les sujets « puissants » par nature. » (A. J. Greimas 1970: 180). Autrement dit, une même modalité, en changeant de position, acquiert une valeur différente, selon le modèle sémiotique dans lequel elle s'inscrit et dont elle tire sa pertinence.

Pour conclure

Le renouveau sémiotique s'avère étroitement lié aux transformations décisives survenues dans la pensée modale. Les modalités passent d'une simple situation de taxinomie (typologie) à une situation syntaxique (surdétermination et ordonnancement), tout en restant toutefois articulées sur le faire. Ensuite, c'est le passage des modalités du faire à celles de l'être qui se révèle décisif en ce sens qu'il ouvre la voie à l'élaboration d'une syntaxe intermodale ou interactive, transformationnelle et plus dynamique que la syntaxe modale.

Ces différents changements peuvent être ramenés à deux grandes étapes dans le parcours de sémiotique, celle de la sémiotique de l'action et celle de la sémiotique des passions. Chacune d'elles se concrétise par un maître livre et, corrélativement, repose sur une fondation épistémologique différente. L'action ou l'agir se développe à partir de l'oeuvre fondatrice qu'est *Sémantique structurale* et a partie liée avec le tournant de la linguistique structurale. L'intitulé même de cet ouvrage est significatif, car il est une spécification explicite de ce tournant. La passion, quant à elle, se déploie, et assez amplement, dans *Sémiotique des passions*, oeuvre refondatrice, puisqu'elle pose les jalons d'une sémiotique différente, plutôt fondée sur le tournant phénoménologique. Cela dit, le phénoménologique et le linguistique, qui sont complémentaires, sont dans un mouvement de flux et reflux. Ils traversent l'oeuvre greimassienne, tantôt ouvertement : la linguistique structurale au début du parcours de Greimas, et la phénoménologie à la fin de ce parcours, tantôt en profondeur : la phénoménologie au début et la linguistique structurale vers la fin. Ainsi en va-t-il de l'anthropologique tour à tour un fondement disciplinaire et un objet de connaissance, toutefois reconstruit sémiotiquement.

Ce mouvement de flux et reflux signifie que la prise en charge de l'étude des passions constitue moins la mise en place d'un nouveau paradigme que l'évolution presque naturelle de la sémiotique. Ce qui a été mis de côté (en latence), et provisoirement, pour répondre à une urgence épistémologique, à savoir la constitution de la sémiotique comme étude de la forme du contenu, refait surface, revient en force. Ce retour du refoulé, répond, lui aussi, à une nouvelle urgence épistémologique : la prise en considération de la substance du contenu. Après s'être attaché à construire les conditions du sens, il s'avère urgent d'en décrire les « pré-conditions ». Et notoires en sont les conséquences sur le plan scientifique. On descend d'un « ton », d'un palier dans le parcours génératif de la signification, afin de saisir du sens à son émergence, à même la perception. Le « sens sensible », voilà ce qui passionne bon nombre de sémioticiens depuis la parution de *Sémiotique des passions*. D'une urgence épistémologique à l'autre, la sémiotique greimassienne reste des plus actuelles.

Références bibliographiques

Benveniste, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale 2*. Paris : Gallimard.

- Coquet, J.-C. (1984). *Le discours et son sujet I. Essai de grammaire modale*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Courtés, J. (2003). *La sémiotique du langage*. Paris : Nathan.
- Darrault, I. (1976). *Présentation*. *Langages*, 43. 3-9.
- Dubois, J. et alii. (1991). *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Larousse.
- Fontanille, J. (1989). *Les passions de l'asthme. Nouveaux Actes Sémiotiques*, 6.
- Fontanille, J. (1993). *Le schéma des passions. Protée, volume 21, 1*. 33-41.
- Fontanille, J. (1995). *Le tournant modal en sémiotique. Organon. Volume 9, 23*, Porto Alegre. 177-193.
- Francis, C- W. (2006). *Du sens : prolongements théoriques autour de la perception et de la modalisation. Protée. Volume 34, n°1*. 33-45.
- Greimas, A. J. (1966). *Sémantique structurale*. Paris : Larousse.
- Greimas, A. J. (1970). *Du sens*. Paris : Seuil.
- Greimas, A. J. (1983). *Du sens II*. Paris : Seuil.
- Greimas, A. J. (1987). *De l'Imperfection*. Périgueux : Fanlac.
- Greimas, A. J. (1989). *Quand le souffle ne manque pas. Les passions de l'asthme. Nouveaux Actes Sémiotiques*, 6. I-V.
- Greimas, A. J. et Fontanille, J. (1991). *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.
- Parret, H. (1986). *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*. Bruxelles : Pierre Mardaga.
- Rengstorf, M. (1976). *Pour une quatrième modalité. Langages*, 43. 71-77.
- Zilberberg, C. (1989). *Modalités et pensée modale. Nouveaux Actes Sémiotiques*, 3.

Bibliographie générale

Noter bien : pour une bonne réception du séminaire de « sémiotiques textuelles », il est nécessaire de consulter ces références sémiotiques :

Courtés, J. *La sémiotique du langage*, Paris, Nathan, 2003.

Greimas, A. J. *Sémantique structurale*, Paris, Seuil, 1966.

Greimas, A. J. *Du sens*, Paris, Seuil, 1970.

Greimas, A. J. et Courtés, J. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université, 1979.

Greimas, A. J. et Fontanille, J. *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil, 1991.

Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, PUL, 1979.

Hjelmslev, L. *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. fr., Paris, Minuit, 1971 [1943].

Saussure, F. de *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972 [1916].

Saussure, F. de *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002.

Types d'énoncés d'examen (examens des années précédentes)

- Etudier l'apport de la sémiotique de l'Ecole de Paris au traitement du sens.
- Montrer l'originalité de Greimas dans le paysage des sciences du langage.
- Effectuer, au moyen des concepts de base de la sémiotique greimassienne, l'étude d'un objet sémiotique (langage) de votre choix.